Joseph Deschamps du Manoir

Feuilles échappées

Anecdotes granvillaises,
Images de l'Avranchin,
Souvenirs d'Italie…

Écrits choisis et présentés par
Françoise Guyon Le Bouffy

Mgr Deschamps du Manoir

Joseph Deschamps du Manoir, conteur

À la lecture de cette sélection de textes écrits par Joseph Deschamps du Manoir nous découvrons un admirable conteur.

Cet ecclésiastique, épris de littérature et passionné d'histoire, donne vie à des personnages ayant marqué la mémoire de sa famille ou l'histoire de son Avranchin natal.

Curieux de tout, il nous conte avec talent la société de son temps, ses péripéties de voyage et les lieux qui l'enchantent...

Il est aussi le fidèle gardien de la mémoire familiale

Pour préserver de l'oubli les souvenirs de famille qui lui ont été transmis par sa mère et sa grand-tante, Joseph Deschamps du Manoir leur fait une place dans ses propres écrits.

Rose Jeanne Deschamps du Manoir née Girard
sa mère

Reine-Monique Girard née Régnier
sa grande-tante

Textes choisis et présentés par Françoise Guyon Le Bouffy

Dans un précédent ouvrage, intitulé *Monsignore Deschamps du Manoir*, Françoise Guyon Le Bouffy révélait l'homme que fut ce prélat granvillais du XIXème siècle et son étonnante destinée.

Dans le présent recueil, il s'agit de faire découvrir au lecteur, à partir d'extraits choisis dans ses écrits, les talents de conteur de Joseph Deschamps du Manoir.

CC BY SA

ISBN : 978-2-9555868-6-0

12,00 €

ISBN 978-2-9555868-6-0

9 782955 586860 >

Joseph Deschamps du Manoir

Feuilles échappées

Anecdotes granvillaises,
Paysages de l'Avranchin,
Souvenirs d'Italie...

Écrits choisis et présentés par
Françoise Guyon Le Bouffy

Juin 2016

L'abbé Deschamps

Une destinée hors du commun...

Né à Granville en 1828, Joseph Deschamps du Manoir a trente ans lorsqu'il est ordonné prêtre et nommé vicaire de l'église Notre-Dame-des-Champs d'Avranches.

Très vite, l'érudition et l'art d'écrire de ce jeune abbé en font un personnage remarqué. Passionné de recherches dans les domaines de l'histoire et de l'archéologie, ses travaux sont bientôt connus et appréciés.

En 1869, son évêque, devant se rendre à Rome pour le concile de Vatican, lui demande de l'accompagner en tant que secrétaire. Le destin de l'abbé Deschamps va s'en trouver bouleversé : bientôt honoré par le pape Pie IX du titre de Camérier, il s'éprend de Rome et de l'Italie alors en marche vers son unité.

En 1875, c'est à Naples qu'il décide de se fixer définitivement. Pendant plus de trente ans, il y mène de front sa mission d'homme d'Église, ses travaux de recherches et une intense activité littéraire et journalistique.

Joseph Deschamps du Manoir meurt en août 1906, à Naples, où il repose, au cimetière Poggioreale.

Un mot d'introduction

Dans une lettre de Naples, datée du 13 mars 1884, Joseph Deschamps du Manoir écrivait à sa cousine Thérésa :

Quand même je mourrais au loin et y resterais par conséquent, je désire être réuni, au moins par le souvenir, à ces êtres aimés et toujours regrettés.

Nous avons tenté de répondre à ce souhait en reconstituant son étonnant parcours dans un ouvrage intitulé *Monsignore Deschamps du Manoir*[1].

Les passionnés de l'histoire locale ont souvent salué la qualité de ses recherches, l'étendue de ses connaissances et cette mémoire du passé qu'il a su préserver de l'oubli grâce à ses nombreuses publications…

---

[1] *Monsignore Deschamps du Manoir*, juin 2015.
Plus d'infos : http://dunwich.org/genea/pub/livre-ddm.html NDR

Épitaphe gravée dans le marbre devant le caveau de
Joseph Marie Deschamps du Manoir
au cimetière Poggioreale de Naples.

Photo F. Guyon Le Bouffy, Naples, mars 2012

D.O.M. pour DEO OPTIMO MAXIMO
(À Dieu très bon et très grand)

CI-GÎT LA DÉPOUILLE MORTELLE
DE MONSEIGNEUR JOSEPH MARIE DESCHAMPS DU MANOIR
NÉ LE 28 DÉCEMBRE 1828 À GRANVILLE EN NORMANDIE
DIOCÈSE DE COUTANCES
MORT À NAPLES LE 3 AOÛT 1906
IL FUT SECRÉTAIRE DE SON ÉVÊQUE AU CONCILE DE VATICAN
CHANOINE TITULAIRE DE COUTANCES PRÉLAT DE SA SAINTETÉ
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES TERTIAIRES
DE L'ORDRE DOMINICAIN
D'UNE GRANDE INTÉGRITÉ ÉRUDIT JUSTE CHARITABLE
CONSTANT EN AMITIÉ COMME EN SES PRINCIPES
TANT RELIGIEUX QUE POLITIQUES.

Le présent recueil est un hommage rendu au conteur, à son art d'écrire, à sa façon de nous immerger dans le quotidien d'époques révolues.

Ainsi, au hasard d'une banale anecdote, Joseph Deschamps du Manoir nous transporte dans la société qui l'entoure… C'est captivant.

Au fil d'un récit, voici que surgit tel personnage marquant de notre Histoire. Au tournant d'une page, nous découvrons un fait étonnant demeuré méconnu ; notre champ d'intérêt s'en trouve soudain élargi…

Souvent, c'est avec humour que Joseph Deschamps du Manoir décrit le monde autour de lui, celui de sa jeunesse, celui de ses voyages et celui de la vie qu'il s'est choisie…

Mais ces pages nous racontent aussi l'effondrement d'une société, celle de l'Ancien Régime, l'effacement de ses codes et de ses valeurs.

La rudesse des propos, la violence de certains mots traduisent le choc de cultures qui marqua, au XIXème siècle, l'émergence d'un nouvel ordre, démocratique, laïc et républicain.

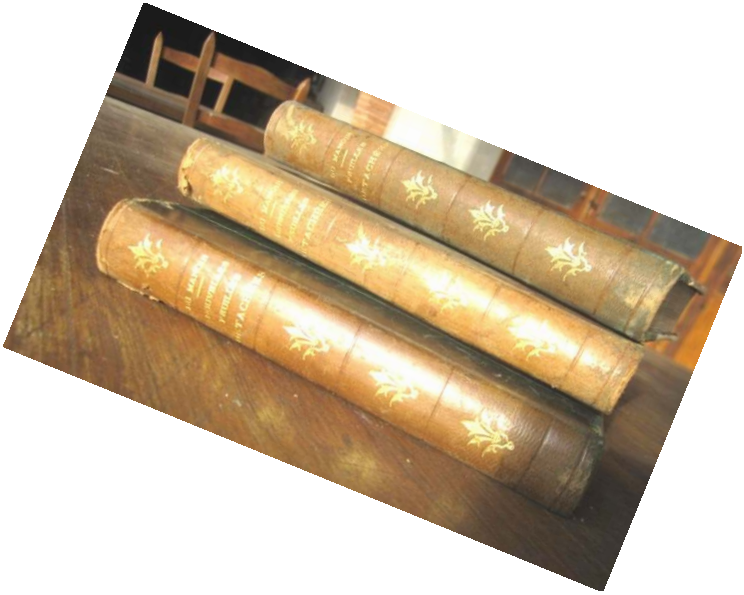
Nous proposons au lecteur de partager tout cela en parcourant ces *feuilles échappées* des écrits de Joseph Deschamps du Manoir.

Françoise Guyon Le Bouffy

FEUILLES DÉTACHÉES (1878)

NOUVELLES FEUILLES DÉTACHÉES (1879)

DERNIÈRES FEUILLES DÉTACHÉES (1886)



Sources

Les extraits présentés dans ce recueil proviennent des écrits suivants :

Trois mois en Italie, 1868, Saint-Brieuc, L. Prud'homme, 113 p.

Souvenirs de France et d'Italie 1867-1872, Avranches, Thébault, 1872, 215 p.

Feuilles détachées, Voyages et descriptions, souvenirs et portraits, histoire et littérature, Naples, F. Mormile, Paris, Guérin, Avranches, Thébault, 1878, 405 p.

Nouvelles feuilles détachées, Naples, F. Mormile, Avranches, Thébault, 1879, 399 p.

Dernières feuilles détachées, Naples, F. Mormile, Avranches, Auguste Thébault, 1886, 351p.

Revue de l'Avranchin, *Notes pour servir à l'histoire de Granville,* 10, 1900-1901, pp. 88-121, et 11, 1902-1903, pp. 262-301.

Quelques textes ont été choisis dans la correspondance que Joseph Deschamps du Manoir échangea, depuis Naples, avec sa famille[1].

[1] En particulier son importante correspondance avec sa cousine Thérésa de Lalun ; je remercie ici Jean Varangot, son descendant, de m'avoir permis de la consulter et d'en citer quelques passages dans cet ouvrage. L'extrait figurant en première de couverture provient, lui, d'une lettre, datée du 25 mars 1899, adressée, depuis Naples, à Fulgence et Marguerite Le Bouffy, grands-parents de Françoise Guyon Le Bouffy.

La graphie d'origine a été respectée.

Nous avons adopté une police de caractère différente selon l'origine des écrits :

- Une police moderne pour les "présentations et notes (NDR)" rédigées par l'artisan de ce recueil
- Une police classique pour les "écrits publiés par Joseph Deschamps du Manoir"
- ***Une police cursive pour les "textes extraits de sa correspondance"***.

Les arbres généalogiques de la famille Girard
(pp.210-211)
ont été réalisés par Baptiste Marcel.

.

Joseph, passeur de la mémoire familiale

Joseph Deschamps du Manoir se fait un devoir de transmettre aux générations suivantes, les souvenirs de famille dont il est dépositaire.

Ainsi, il va inclure dans ses propres publications, des extraits des "*Souvenirs intimes*" rassemblés par sa mère, Rose.

Alors qu'il poursuit ses études au collège d'Avranches, il se rapproche de sa grand-tante, Reine-Monique Girard pour laquelle il éprouve une tendre affection. Il se rend souvent chez elle et se plait à l'écouter raconter ses souvenirs… C'est ainsi qu'il recueille auprès d'elle une singulière histoire de famille qu'il publiera en 1878 dans ses *Feuilles détachées* sous le titre "*Récit d'une Grand'Tante*".

Comme le fait Joseph Deschamps du Manoir dans ses publications, ces textes sont introduits dans ce recueil en signalant leur origine.

Sommaire général

Ambiances p. 17
Figures de Granville et d'ailleurs p. 85
Anecdotes p. 121
Péripéties de voyage p. 149

Témoignages d'histoire et de société
Autour de *La Fosse-Hingant* p. 169
L'évasion du Chevalier des Touches p. 181
Récit d'une Grand'Tante p. 193

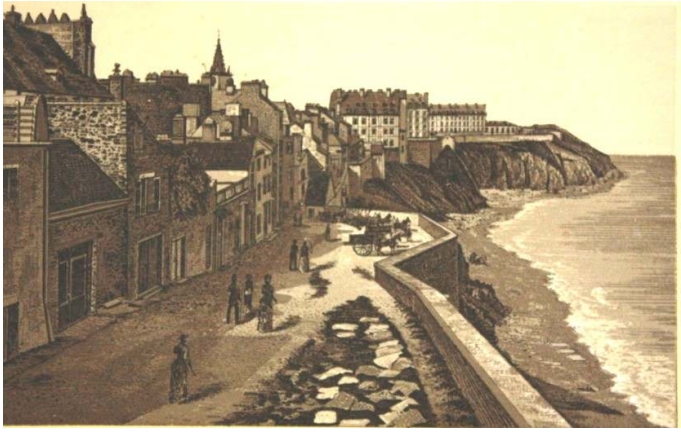
Ambiances

Ambiances

Table des extraits

Granville et les Granvillaises
De Mayenne à Alençon
Sur les bords de la Rance
Perspectives Avranchoises
Sur le chemin des Pyrénées
Pau, le Pic du Midi et le Gave de Gavarnie
Aux Eaux-Bonnes, le monde des curistes
La course *dei Barberi*, à Albano (Latium)
La Girandole de la place du Peuple à Rome
Le golfe de Naples
La route de la Corniche
Gênes, ville des marbres et des fleurs
Les Italiens sont passionnés par le plaisir
À Rome, la foire Saint-Eustache
Bénédiction des chevaux à l'église Saint-Antoine
Santissimo carnavale
La place Farnèse à dix heures du soir
La route de Rome à Naples, un enchantement
La famille de son ami Giovanni est sicilienne
Naples fête saint Janvier
À Amalfi, une population à figures de bandits
Sources de Santa Lucia
Jour de fête à Capri
Dans les jardins du couvent de Saint-Eusèbe
L'aimable société de Sorrente
À Castellamare, la haute société napolitaine
Thermalisme à Ischia

Granvillaise en costume



Rempart du Nord

Album Souvenir présentant des vues de Granville
datant probablement de la fin du XIXème siècle
Collection familiale

C'est en 1878, que l'abbé Deschamps, devenu *Monsignore*, et nouvellement installé à Naples, publie ses *Feuilles détachées*. Le choix du titre n'est pas neutre. Les textes y sont lancés à la volée : récits de voyage, portraits, souvenirs de famille, chroniques historiques, anecdotes… Tout cela nous est conté dans ces *feuilles* qu'il nous livre, une à une, selon son bon vouloir…

Voici quelques souvenances de sa Normandie natale.

1

Granville et les Granvillaises

Feuilles détachées (1878), *1ère partie, Voyages et descriptions, chap. XV, Granville.*

On dit que Granville est une colonie sicilienne venue, à la suite des expéditions normandes, des rivages enchanteurs du Midi sur les bords orageux de l'Océan[1]. Le type de la population féminine, d'une beauté toute méridionale, certaines inflexions de la

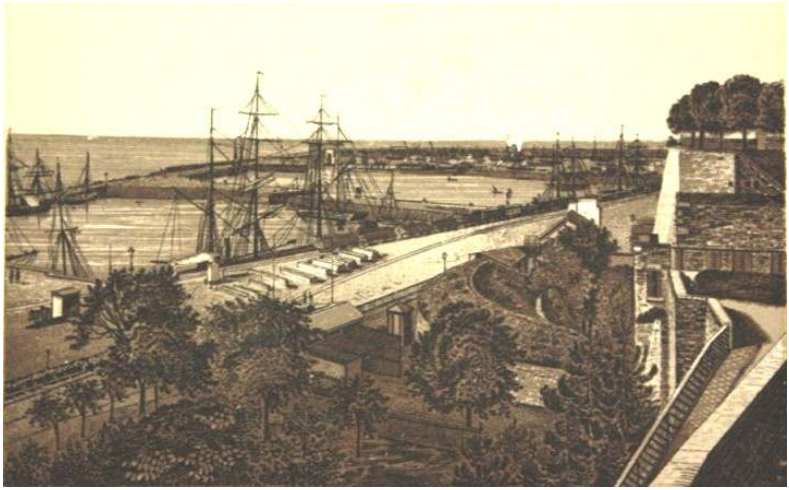
[1] On retrouve effectivement en Sicile les traces d'une occupation normande. C'est en 1067 que Robert de Hauteville, en compagnie de son frère Roger, originaires du Cotentin, entreprirent la conquête de la Sicile alors terre musulmane. Leur famille régnera sur l'île pendant un siècle et demi en la marquant de son influence. Ces faits auraient, selon Mgr Deschamps du Manoir, provoqué, en retour, l'implantation à Granville, d'une colonie sicilienne… NDR

prononciation, et même certaines habitudes et certains usages semblent confirmer cette tradition.

La coiffure plate des granvillaises ressemble au chapiteau d'une colonne corinthienne, et leur capot de poil-de-chèvre noir, sorte de mantille espagnole, donne à celles qui le portent avec élégance la grâce des statues drapées de l'art antique. Les marins rappellent par leur jupe de toile et leur bonnet rouge les montagnards Grecs et les pêcheurs Napolitains. Notre siècle a fait disparaître le manteau de laine blanche à capuchon et aux bords dentelés, ou encore d'indienne violette glacée et à petits plis, appelé "Mantelet", ainsi que la *Conée,* coiffure papillonnante, véritable édifice de blanche mousseline. L'usage de cette coiffure s'est conservé jusque vers 1850 pour la quêteuse de la Messe de Minuit de Noël à l'église Notre-Dame.

Si les Granvillaises sont généralement belles, elles sont de plus intelligentes et laborieuses. Presque toutes les femmes du peuple exercent un métier ou une industrie, soit qu'elles s'occupent d'un petit commerce soit qu'elles préparent des conserves d'huîtres, soit qu'elles consacrent leur temps à la pêche dans les rochers ou les basses eaux, ou bien qu'elles aillent vendre le poisson dans les localités de l'intérieur. Aussi l'indigence et la mendicité sont plus rares à Granville que partout ailleurs. Les absences fréquentes et prolongées du chef de famille, qui passe ordinairement plusieurs mois aux grandes pêches ou dans les voyages de long cours, font reposer sur la tête de la femme tous les soins de la maison, elle s'acquitte parfaitement de ce rôle de maîtresse : car il faut

bien le reconnaître, sous le rapport de la beauté et de l'intelligence, à Granville, la supériorité n'est pas du côté du sexe fort. À ces qualités physiques et intellectuelles les Granvillaises unissent les dons les plus précieux du cœur et de l'âme : ce sont des femmes d'honneur et de foi, à tous les degrés de l'échelle sociale.



Le Port et l'Avant-port

Album Souvenir présentant des vues de Granville
datant probablement de la fin du XIXème siècle
Collection familiale

NAPLES
Imprimerie Mergellina de François Mormile
74, Rue Costantinopoli
1878

Paris

GUSTAVE GUÉRIN
Libraire-Commissionnaire
Pour la France et l'Étranger
55, Rue de Laharpe

Avranches

AUGUSTE THÉBAULT
Libraire-Éditeur
Rue des Fontaines-Couvertes
et des Trois-Rois

2

De Mayenne à Alençon

Feuilles détachées (1878), 1ère partie, Voyages et descriptions, VIII, *Alençon, Séez et Mortain.*

Rien de plus agréable que la route de Mayenne à Alençon, par une belle journée de printemps. L'hirondelle, le coucou, la caille, le loriot et le rossignol sont revenus avec les douces brises qui annoncent la fin de l'hiver. Les campagnes se couvrent de marguerites, de jonquilles, de hyacinthes[1], de narcisses et de roses sauvages. Les champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs, qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies sont décorées d'aubépines et de chèvre-feuilles[2], au-dessous desquels abondent la fraise et la violette. Dans certains abris, le myrte croît en pleine terre, et la figue mûrit comme dans les contrées méridionales, pendant que les pommiers, semés au milieu des terres en culture, ressemblent à un immense bouquet de fleurs carminées.

[1] Forme ancienne de *jacinthes*. NDR
[2] Forme ancienne de *chèvrefeuilles*. NDR

La fricassée de piastres : une recette de corsaire...

Les piastres…

La *piastre* fut une unité de monnaie dans plusieurs pays. Au XVIème siècle, c'était la monnaie en cours à Venise. La piastre fut longtemps une monnaie d'échanges dans le commerce avec les pays du Levant. Ce nom vient de l'Italien *piastra*, mot venu lui-même du latin *emplastrum* qui signifie plaque de métal.

La piastre est encore une sous-division de monnaie dans certains pays du Moyen-Orient.

Et fricasser...

Si l'on consulte le *Dictionnaire de l'Académie Française* (édition de 1835), voici ce que l'on trouve pour le verbe *Fricasser*. " Faire cuire dans la poêle, dans une casserole, etc. quelque chose, après l'avoir coupé par morceaux. […] Il signifie, figurément et populairement, dissiper en débauches et en bonne chère. *Il fricasse tout. Il a fricassé tout son bien.*"

Dans l'extrait ci-contre, Joseph Deschamps du Manoir évoque l'opulence dans laquelle vivaient, au temps des corsaires, les armateurs de Saint-Malo. Ils pouvaient bien, par conséquent, être tentés de *dissiper leur bien…*

Mais, en fait, en choisissant cette expression, notre conteur fait aussi allusion aux histoires qui se racontaient sur ces corsaires et armateurs.

Il se disait qu'au retour de leurs fructueuses croisières contre les navires de commerce anglais, ils faisaient fricasser des piastres dans une poêle, et les jetaient bouillantes aux enfants qui étaient sous leurs fenêtres. Ceux-ci se brûlaient les doigts en cherchant à les ramasser.

Légende ou pratique avérée, certains faits sont là : les activités corsaires du port de St Malo aux XVIIème et XVIIIème siècle ont fait la prospérité de cette cité et de ses armateurs. Ce fut le cas aussi d'autres ports de la côte, comme celui de Granville. (cf. note de contexte p. 200).

NDR

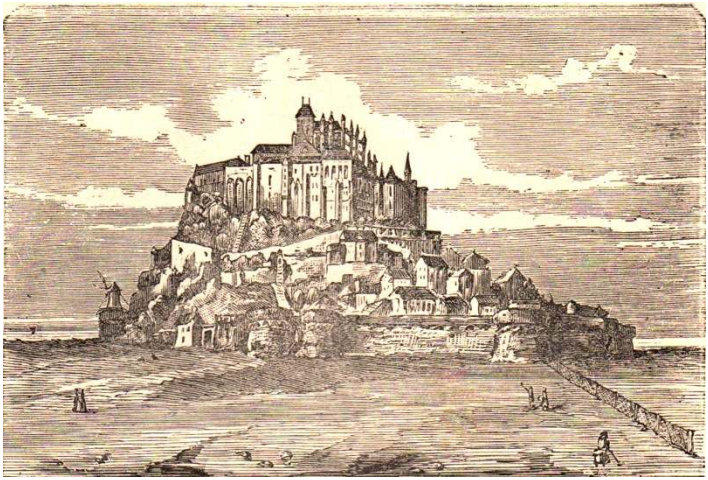
3

Sur les bords de la Rance

Feuilles détachées (1878), *1ère partie, Voyages et descriptions, V, Saint-Malo et Saint-Servan.*

Les bords de la Rance valent les rives de la Loire. Rien de plus charmant que leur mélange continuel de rochers et de verdure, de grèves et de forêts, d'antiques donjons de la Bretagne féodale et de riantes villas de la Bretagne commerçante. Celles-ci ont été construites dans un temps, où les Armateurs de Saint-Malo étaient assez riches pour prêter des millions aux rois de France, et fricasser des piastres[1], dans leurs jours de goguette, pour les jeter toute brûlantes par les fenêtres au peuple qui remplissait la rue. Ces belles demeures s'appellent Bonaban, dont une partie est en marbres de Gênes ; la Brillantais, Le Beau, Le Mont-Marin, La Ballue, Le Colombier, etc., etc., et leurs jardins en terrasses regardent la Rance, de laquelle on admire les eaux jaillissantes et les arbres exotiques qui les décorent. Je n'oublierai jamais l'effet magique produit sur moi par ce spectacle, la première fois que j'en jouis, seul dans une barque, au lever du soleil d'un beau jour d'été.

[1] Voir note ci-contre. NDR



Le Mont Saint-Michel

Histoire du Mont Saint-Michel au péril de la mer et du Mont Tombelaine, Mgr Deschamps du Manoir, Troisième édition, Avranches, Auguste Thébault, Paris, Guérin, 1877, 364 p.

4

Perspectives Avranchoises

Feuilles détachées (1878), *1ère partie, Voyages et descriptions, I, Avranches.*

Rien de plus varié que les perspectives Avranchoises. À l'est, ce sont les coteaux et les vallons ombreux de Saint-Senier, de Baffé et du Quesnoy, qui, dans quelques unes de leurs parties, ont un caractère alpestre. Au nord, du château d'Apilly au château de Marcey, la Sée arrose de riches campagnes, que la route de Granville traverse, à perte de vue, de son long ruban grisâtre. À l'ouest et au sud, on voit à ses pieds, au milieu du bocage le plus vigoureux et le plus luxuriant, les clochers de Marcey, Vains, Bacilly, Saint-Léonard, Genets, Le Val-Saint-Père, Saint-Quentin, Céaux et Courtils ; puis la baie, que sillonnent la Sée, la Sélune et le Couesnon, et au milieu de laquelle se dressent le Mont S.-Michel et Tombelaine. Enfin à l'horizon, les côtes de Bretagne étendent leurs dunes de sables ou leurs hautes falaises à pic, le long desquelles planent les éperviers et les milans. La mer et le bocage se réunissent pour donner à ce tableau, par un charmant contraste, tous les agréments et toutes les beautés.

Vallée de Gavarnie

Photo J.-C. Marcel, 2012.

En 1857, Joseph Deschamps du Manoir se rend aux Eaux-Bonnes pour y faire une cure. Il nous fait partager ses impressions de voyage et l'ambiance d'un séjour de cure.

5

Sur le chemin des Pyrénées

Feuilles détachées (1878), *Troisième partie, Histoire et Littérature, VII, Souvenirs des Eaux-Bonnes*[1].

À défaut d'autre mérite, ces souvenirs des Pyrénées auront du moins celui de l'exactitude, et de la vérité et c'est quelque chose à une époque où tant de prétendus voyageurs décrivent minutieusement, du fond de leur cabinet, des pays qu'ils n'ont jamais visités.

Je partis de Paris le 26 juin 1857 par l'express de Bordeaux. La route se passa agréablement avec d'aimables compagnons de voyage : un vieux savant et sa femme, qui se rendaient à Bagnères-de-Bigorre, et la belle-fille de Roger[2], de l'Opéra, qui allait à son castel, dont les terrasses dominent la Loire, tout près d'Amboise.

---

[1] Lus à la séance publique de la Société d'Archéologie d'Avranches du 20 août 1861, et publiés en italien dans la revue Mergellina, de Naples, les 15 octobre et 12 novembre 1875. (Cette note figure dans le texte d'origine. NDR)

[2] Gustave-Hippolyte Roger (1815-1879) est un ténor français. Il chanta à l'Opéra de Paris de 1848 à 1859. NDR

[…]

La nature, si plantureuse est si riche autour de Bordeaux, change totalement d'aspect dans les Landes. On ne traverse plus que de longues forêts de pins, privés de leur écorce pour qu'on puisse recueillir la résine, et d'immenses plaines de fougères d'un vert sombre, que le soleil colore sans les flétrir. La monotonie du paysage est rompue par les chalets du chemin de fer, puis, de loin en loin, par des troupes de chevaux qui paissent en liberté au milieu des hautes herbes, et que le passage du convoi inquiète et effarouche. On aperçoit aussi quelques pâtres perchés sur leurs échasses, ce qui me rappelait un des amusements favoris de mon enfance. Du reste, je n'avais pas besoin de distractions extérieures ; les pensées et les souvenirs se pressaient en foule dans mon esprit, et je repassais les songes et les désirs de ma première jeunesse. À seize ou dix-huit ans, à cet âge où l'on confond aisément les rêves avec les réalités, j'avais souvent pensé à un voyage dans les Pyrénées. Ce nom accentué et sonore éveillait en moi mille désirs, et me représentait des merveilles, que je me promettais bien de connaître dès que je serai libre de mes actions et de mes absences. Quand je songeais à ces pays de montagnes couvertes de neige éternelle, je rêvais les plus sublimes horizons et les plus grandes scènes de la nature. La distance qui jette tant de prestige sur tous les objets, l'imprévu des longs voyages, le changement de mœurs qui initient à un monde nouveau : tous ces songes d'autrefois me revenaient en mémoire, et m'occupaient

entièrement. Je prenais la résolution de voir toutes les beautés du pays que j'allais parcourir en compagnie de la famille de la Passardière, qui m'avait donné rendez-vous aux Eaux-Bonnes, et qui m'y avait déjà devancé.

Vallée de Gavarnie

Photo J.-C. Marcel, 2012

Les Eaux-Bonnes

Dessin de Thomas Allom,
Lithographié par J. Kernot vers 1840

6

Pau, le Pic du Midi et le Gave de Gavarnie

Feuilles détachées (1878), *Voyages et descriptions, Avranches.*

La ville de Pau, il est vrai, est merveilleusement située. Quand, pour la première fois, et par un jour serein, on arrive sur l'*Esplanade*, on reste ébloui.

Une nappe de lumière s'étend d'un bout à l'autre de l'horizon sans être obscurcie par un seul nuage ; des chaînes de collines s'allongent et s'échelonnent en étalant au soleil leur manteau de verdure ; et, dans le lointain, les Pyrénées semblent une bordure aérienne, dont les contours indistincts rappellent l'esquisse vaporeuse d'un léger crayon. Au milieu de cette dentelure, le *Pic du Midi* dresse son cône abrupt, qui rompt l'uniformité du paysage. Au fond de la vallée, le Gave de Gavarnie roule ses eaux d'argent, dans lesquelles le château de Henri IV mire ses cinq tourelles et ses fenêtres de toutes formes, et un accident de terrain laisse poindre le château de *Bizanos* pour décorer le fond du tableau.

Les Eaux-Bonnes

Gravure A.M. Perrot (1834)

7

Aux Eaux-Bonnes, le monde des curistes

Feuilles détachées (1878), *Troisième partie, Histoire et Littérature, VII, Souvenirs des Eaux-Bonnes.*

À Bonnes, les journées s'écoulent simples et régulières : les buveurs, pour la plupart, sérieusement malades, sont peu disposés à passer des nuits qui paralyseraient l'effet des eaux. Aussi on se couche tôt et on se lève matin. De huit à neuf heures, nous nous rendions à l'établissement thermal, où nous recevions nos lettres, que nous lisions en nous promenant jusqu'au déjeuner. À onze heures, nous rentrions pour faire notre courrier, lire le journal et prendre des notes ; de trois à quatre heures, nous retournions à l'établissement, et, quand nous avions bu notre dernier verre d'eau, nous nous promenions jusqu'au dîner, après lequel tantôt nous partions pour quelques courses, tantôt nous parcourions la promenade horizontale, taillée dans la montagne de Gourzy, ou les sentiers Grammont et Jacqueminot, qui serpentent le long de ses flancs, puis nous venions nous asseoir au jardin anglais. Des courses en voiture sur les deux routes de Louvie et de Gabas, des excursions à cheval, à ânes

ou à pied dans les montagnes, des promenades dans les sentiers tracés autour du village et dans les localités voisines, des visites et des conversations dans les salons des hôtels, jetaient quelque diversité dans nos journées. Nous ne sentions aucun besoin de société ; nous jouissions même de notre isolement : les montagnes et nos causeries intimes nous suffisaient. Cependant à force de fréquenter les mêmes lieux, nous finîmes par converser avec une foule de personnes, et par nouer des relations avec trois dames spirituelles et distinguées.

La première s'appelait Mme de Lacroix du Repaire. Petite, rondelette, mais vive et élégante en dépit de ses cheveux blancs comme neige, elle faisait de longues courses à pied, en compagnie d'un domestique de confiance, qu'elle appelait son enfant Théodule… La mort de tous les siens l'avait laissée dans un grand abandon. Elle passait l'hiver dans un château près de Pons (Charente-Inférieure), et pendant la belle saison, lorsqu'elle était lasse de voyager, elle se retirait dans une villa sur les bords de la Gironde. Elle avait toujours un mot gracieux, et sa parole, un peu lente, ne manquait ni d'intérêt ni d'amabilité.

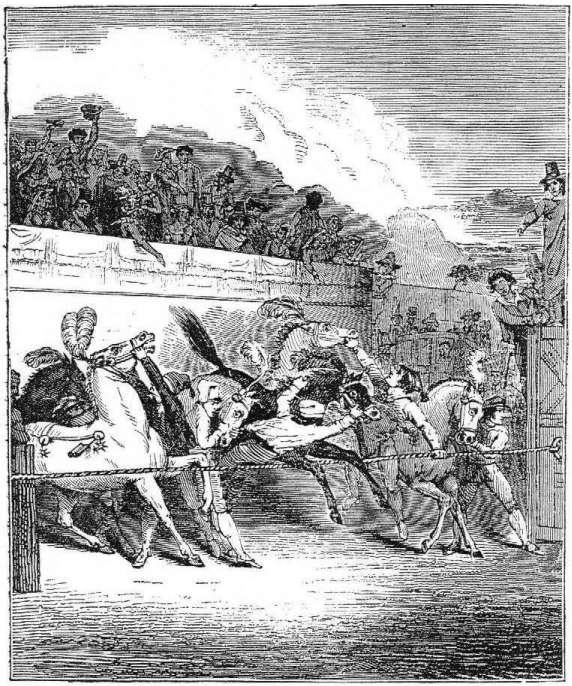
La seconde était la Marquise de Mengin-Fondragon. Très aristocratique et très respectée dans le Faubourg Saint-Germain, elle avait la science du monde, et savait se montrer aimable, afin de ne pas rester isolée. À table, j'étais à sa gauche, et, comme elle me dit que son père le

Marquis de Chimay, de Champagne, avait épousé une Delle du Quesnoy, de Valognes[1], nous fîmes vite connaissance. On aime à rencontrer à trois cents lieues de chez soi des personnes qui ne sont pas absolument étrangères. Nous sommes restés en relations et je ne passais jamais par Paris sans la saluer.

La mère de Mgr de F., autrefois Supérieur de Pont-Levoy, était la troisième. C'est une vraie *bretonne bretonnante* qui habite le château de Bousselaye. Elle a beaucoup voyagé, et elle connaît à ravir Rome et l'Italie. Sa conversation primesautière et enjouée présente toujours du neuf et de l'inattendu. Un jour, elle venait de rencontrer un directeur des Douanes en retraite, qui avait profité du départ de sa fille appelée aux Colonies par ses affaires, pour s'échapper de chez lui jusqu'aux Eaux-Bonnes, parce qu'il y avait toujours ouï dire que les voyages forment la jeunesse. Ce jeune homme comptait 82 printemps.

[1] Valognes est une ville du Cotentin située à 20 km au sud-est de Cherbourg. NDR

Trois mois en Italie
Saint-Brieuc, 1868



Les courses de chevaux libres, à Rome.

Deuxième volume du *Magasin pittoresque*, année 1834

Nous sommes en 1867. Joseph Deschamps du Manoir, ordonné prêtre en 1858 est alors vicaire de la paroisse Notre-Dame-des-Champs à Avranches.

Il décide, cet été là, de partir à la découverte de l'Italie, un vieux rêve…

Voici quelques pages de son journal de voyage.

8

La course *dei Barberi*, à Albano (Latium)

Trois mois en Italie (1868), *III.*

Avant de quitter Rome pour Naples, notre famille russe nous réunit tous chez elle pour une dernière soirée. On y parla des courses d'Albano, le lundi de la Pentecôte. Ce jour est la fête d'une Madone, voisine de cette petite ville, et, après la solennité religieuse du matin, tout le pays se réunit dans la principale rue d'Albano pour assister à la course *dei Barberi*[1]. Monsieur M. du P. et moi, nous résolûmes de nous donner ce spectacle. Nous y allâmes par le chemin de fer et nous revînmes le soir en calèche, par la *Voie Appienne,* parfaitement parée de petits losanges de marbre, depuis Albano jusqu'à Rome. Cette *Via Appia*, qui a été appelée la reine des routes, date de plus de vingt siècles, et elle allait aboutir à *Brindisi* dans le Napolitain.

[1] Il s'agit d'une course de chevaux libres, lancés au galop dans une rue de la ville d'Albano. NDR

Les courses *dei Barberi* sont une des particularités de Rome. Un vieux laquais en grande livrée, qui nous parût appartenir au cardinal-évêque, répandit solennellement, devant la villa *Doria*, une ligne de sable : c'était la borne de la victoire. Les chevaux courent en liberté, sans cavalier, l'assistance, des deux côtés du *Corso*, les excite par ses cris italiens si aigus et si assourdissants. Les maîtres des coursiers leur attachent, pour exciter leur vitesse, des morceaux de papier à la crinière et à la queue, de sorte que le plus peureux et le plus effrayé gagne le prix, en fuyant avec le plus d'ardeur. Leur passage est un éclair, et c'est pour cet instant si court, qu'on vient de loin et qu'on attend longtemps. Image sensible des joies bruyantes ou coupables de ce monde !

La villa Doria est dans un site délicieux et en face d'horizons splendides. La vue est aussi fort belle à l'autre extrémité de la rue, du côté du tombeau du fils de Porsenna. Nous dînâmes à l'hôtel de la Poste au milieu d'une foule rieuse et animée d'hommes et de femmes couverts de bijoux de corail avec des fleurs à leur chapeau ou dans les cheveux. Les c*ontadini* ou paysans italiens regardent comme des amulettes contre les jettatori, jeteurs de mauvais œil ou mauvais sort, les petites cornes de corail qu'ils portent en grand nombre.

Qui aurait pu prévoir alors, dans cet air si pur et si vivifiant, le terrible choléra du mois d'août, frappant cent victimes dans sa première nuit.

9

La Girandole *Piazza del Populo* à Rome

Trois mois en Italie (1868), *V.*

La Girandole[1] de la place du Peuple fut très belle, mais très bruyante dans le goût italien. Les pièces se suivent de très près, et ne sont séparées que par des coups de canon et de pièces d'artifice auxquels se mêlent les trépignements de la foule et ses cris admiratifs, de sorte qu'on revient ébloui et abasourdi. Ce qui est surprenant, c'est l'ordre de ces réunions si tapageuses. La foule était énorme, et, à la fin, elle se retira sans encombrement et sans poussée, malgré l'incendie de l'armature des pièces du feu d'artifice, ce qui n'entrait pas dans le programme de la fête, et quoique la police se borne à quelques piquets de dragons.

[1] Dispositif de feux d'artifices, répandu en Italie. Les fusées sont tirées à partir d'une roue tournant à l'horizontale. NDR)

La Baie de Naples

Promenades en Italie
Abbé ROLLAND, Tours, Mame, 1876

10

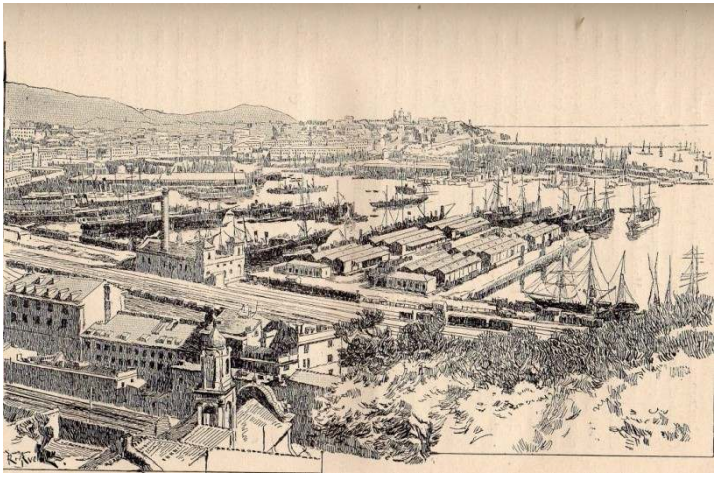
Le golfe de Naples

Trois mois en Italie (1868), *IV.*

Chaque matin en m'éveillant, je courais sur la terrasse saluer ce golfe de Naples, si chanté et si digne de l'être ! Suivant une comparaison de notre poète Lamartine, on dirait une coupe de vert antique qui blanchit d'écume et dont le lierre et le pampre festonnent les anses et les bords. Oui, il produit cette impression avec sa ceinture de montagnes, dont le contour, nettement arrêté, décrit, à l'horizon, des lignes harmonieuses, avec ses maisons blanches comme des pièces de toile étendues au soleil, ses vignes en festons, son ciel bleu et sa mer plus bleue que son ciel.

Les quais et les jetées étaient couverts de ces insouciants et gais *lazzaroni*[1] qui, rassasiés de soleil et de chaleur, vivent de rien, et partagent leurs journées entre de longs bains et des sommeils plus longs encore, se mettant peu en peine de l'ordonnance du roi Ferdinand II, pour les obliger à porter au moins une ceinture de toile pendant l'été. Du reste, leur nudité, comme celle des statues, passe inaperçue et n'attire aucun regard.

[1] Nom donné, à Naples, aux miséreux et fripons vivant dans la rue.



Le port de Gênes

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot,

Deux ans plus tard, l'abbé Deschamps est amené à retourner en Italie. En effet, en 1869, le pape Pie IX a provoqué la tenue d'un concile à Rome. L'évêque de Coutances et d'Avranches, Mgr Bravard, demande à l'abbé Deschamps de l'y accompagner pour l'assister en tant que secrétaire.

Ce second séjour scelle la passion de Joseph Deschamps du Manoir pour ce pays. Dans les années qui suivent, quand vient l'automne, il quittera la Normandie pour passer l'hiver en Italie.

C'est en 1872 qu'il publiera ses *Souvenirs de France et d'Italie* d'où sont tirés les extraits que voici.

11

La route de la Corniche

Souvenirs de France et d'Italie, 1869-1870 (1872).

En 1869, aller d'Avranches à Rome est encore une aventure…

L'abbé Deschamps accomplit ce voyage en plusieurs étapes. Après avoir passé quelques jours à Marseille, il prend le train pour Nice.

Le chemin de fer de la Corniche rend facile et agréable le trajet de Nice à Gênes. À cette époque[1], il était loin d'être terminé. On allait en wagon de Nice à Monaco ; là, un omnibus conduisait à la diable les voyageurs jusqu'à Menton, où les attendait la diligence pour Savone. La route de la Corniche est un souvenir du paradis terrestre. Au milieu d'une végétation luxuriante d'orangers, de citronniers, de vignes, d'oliviers, de rosiers et d'aloès, se succèdent une foule de petites villes : *San Remo*, avec ses palmes romaines du dimanche des Rameaux; –*Porto Mauricio*, sur le penchant d'une colline, embaumée des souvenirs de Saint-Léonard de Port Maurice, fils d'un capitaine de navire de cette cité ; – *Oneglia*, dont les vins et les fruits sont vantés ; –*Alassio* et ses clochers si hardis ; –*Albenga*, et d'autres encore, que défendent, du côté du Nord, les Alpes-Maritimes, et que baignent des flots d'azur.

À partir de Savone, les alentours de Gênes sont féeriques. De toutes parts, des villas, décorées de galeries à jour, de statues, de bassins, de peintures extérieures, de terrasses fleuries, sont entourées de bois de lauriers-roses et d'orangers chargés de fruits. Le faubourg de Sampier d'Arena est digne de la superbe ville des Doges.

---

[1] Mgr Deschamps du Manoir publie ses *Souvenirs de France et d'Italie* en 1872 alors que le voyage dont il fait le récit se situe en 1869, date à laquelle cette ligne de chemin de fer n'existait pas encore. NDR

12

Gênes, ville des marbres et des fleurs

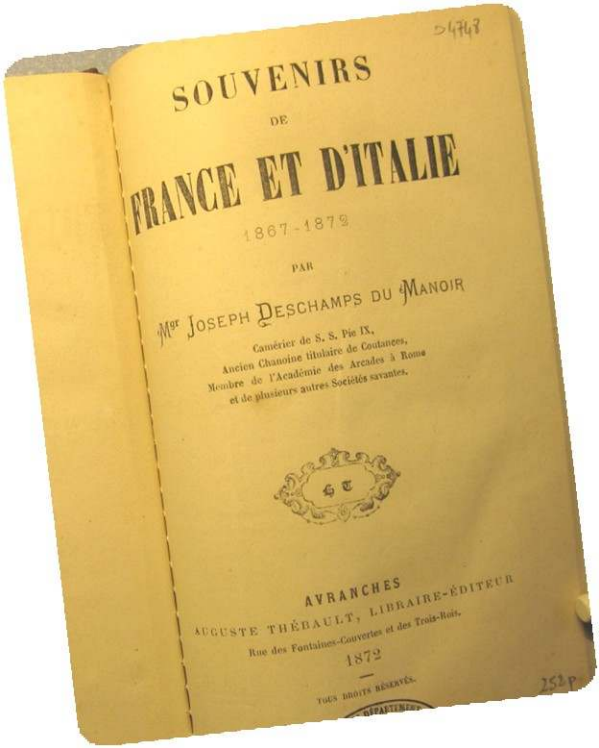
Souvenirs de France et d'Italie, 1869-1870 (1872).

Gênes est bien la ville des marbres et des fleurs, avec ses terrasses couronnant ses palais.

[...]

Le port est bordé par d'immenses magasins ou entrepôts, couronnés d'une terrasse de marbre blanc, de laquelle je pensais à la Hollande[1] de Saint-Malo, et à ses remparts, qui donnent une petite idée de ce côté de Gênes. Mais pour jouir d'un panorama éblouissant de *Genova la Superba*, il faut monter au jardin public et à la *Villa Negroni*. On embrasse d'un coup d'œil les dômes, les clochers, les rues étroites et le port, et cette vue justifie le mot de Mme de Staël, que Gênes était bâtie pour un congrès de Rois.

[1] Bastion construit à Saint-Malo en 1674 pour protéger la ville d'une attaque hollandaise. NDR



SOUVENIRS
DE
FRANCE ET D'ITALIE
1867-1872
PAR
Mgr JOSEPH DESCHAMPS DU MANOIR
Camérier de S. S. Pie IX,
Ancien Chanoine titulaire de Coutances,
Membre de l'Académie des Arcades à Rome
et de plusieurs autres Sociétés savantes.

AVRANCHES
AUGUSTE THÉBAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue des Fontaines-Couvertes et des Trois-Rois.
1872
TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Souvenirs de France et d'Italie 1867-1872,
Avranches, 1872

Dans l'entrée de l'église
Santa Maria in Cosmedin

La Bocca della Verità

Ce bas-relief est dépositaire
d'une légende selon laquelle
La Bouche de la Vérité
trancherait la main de tous ceux
qui ne diraient pas la vérité.

Depuis le 8 décembre 1869, date de l'ouverture du concile, Rome est en effervescence. Tandis que Mgr Bravard prend une part active aux travaux des commissions, son secrétaire, Joseph Deschamps du Manoir, qui vient de recevoir du pape Pie IX le titre de *Monsignore*, apprécie l'ambiance générale de fête et fait plus ample connaissance avec le peuple italien.

À ce sujet, la lecture de son journal de voyage révèle des sentiments très contrastés. Comme de nombreux et célèbres voyageurs de l'époque, il est ébloui par l'abondance des trésors qu'il découvre : les palais, les églises, les œuvres d'art, les vestiges antiques et l'attrait des paysages. Mais, en même temps, il côtoie le peuple de l'Italie du XIXème siècle : ses modes de vie, ses habitudes, un certain goût du plaisir et du *far niente*... Tout cela est très loin de son héritage culturel... D'abord choqué, il a dans ses récits des mots durs, des propos excessifs sans bienveillance.

Et cependant... c'est justement cette philosophie du bien vivre qui, bientôt, va le séduire au point qu'il choisisse, en 1875, de s'installer définitivement en Italie.

13

Les Italiens sont passionnés par le plaisir

Souvenirs de France et d'Italie, 1869-1870 (1872), *III.*

J'aime à errer dans Rome, flânant à l'aventure. Ce matin, par un soleil printanier, d'autant plus séduisant que la saison pluvieuse a été plus longue, je me suis promené du côté du *Ghetto*, et *della Bocca della Verità*[1]. [...]

[1] *La Bocca della Verità* (La Bouche de la Vérité) est un bas-relief en marbre, datant du 1er siècle avant J-C que l'on peut admirer dans l'entrée de la basilique de Santa Maria in Cosmedin. NDR

Les places de ces quartiers excentriques sont couvertes de *contadini*[1] et autres gens du peuple, couchés au soleil, ou jouant avec des baïoques[2] à pile et à face, et à des jeux qui ressemblent à notre galoche[3] de Normandie. Leur enlever cette liberté de la paresse et de la rue, ce serait les blesser à la prunelle de l'œil, et les jeter dans les bras de la révolution, en vrais enfants gâtés, désireux de faire une niche à leur maître, sans peser les conséquences de leurs actes. Les Italiens paresseux et égoïstes, sont passionnés pour le plaisir. Ils se soucient fort peu des libertés politiques modernes, pourvu qu'ils jouissent d'une liberté civile absolue, et du droit de ne faire que ce qui leur plait. L'exemple de leurs compatriotes, dont les yeux n'ont pas assez de larmes pour pleurer le régime piémontais[4], ne leur servirait de rien, du moment qu'on violenterait légalement l'apathie qui les porte à ne vouloir, comme leurs pères d'autrefois que *panem et circenses*[5].

---

[1] Paysans pauvres. NDR

[2] Petite monnaie des états romains. NDR

[3] Nom d'un jeu ancien de palets, pratiqué en Normandie. La *galoche* est aussi le nom du cylindre en bois d'une hauteur d'environ 20 cm. visé par les joueurs et sur lequel étaient placées leurs mises. NDR

[4] Le verbe "pleurer" est employé ici comme dans l'expression "pleurer misère". Selon l'auteur, les Italiens se lamentent d'être sous l'autorité de l'ancien roi de Piémont-Sardaigne. (cf. note de contexte p. 60). NDR

[5] *Du pain et des jeux du cirque.* Cette expression, tirée des œuvres du poète latin Juvénal (Satyres, X, 81), stigmatisait la conduite du peuple de Rome qui n'avait plus d'autres ambitions que d'attendre des distributions de blé et des spectacles gratuits. NDR

14

À Rome, la foire Saint-Eustache

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, (1872) *III.*

La foire Saint-Eustache dure une grande partie de la nuit de l'Épiphanie, jour où l'on donne des jouets aux enfants, en souvenir des présents des Rois Mages à Jésus dans la crèche. Les cris, les rires, les trompettes et les mirlitons de la foule, qui encombraient les rues voisines de Saint-Eustache, étaient assourdissants.

La bénédiction des chevaux, ânes et mulets,
devant l'église San Antonio

L'illustration, journal universel, 9 février 1867

15

Bénédiction des chevaux à l'église Saint-Antoine

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, (1872), *III.*

Il y avait foule à Saint-Antoine, des religieuses Camaldules[1], de la place Sainte-Marie-Majeure, pour la bénédiction des chevaux, dont beaucoup portaient des aigrettes et des fleurs à la tête et à la queue. Un prêtre, en étole et cotta[2], asperge les chevaux et les équipages à mesure qu'ils défilent devant le portail du couvent. Le vestibule est décoré d'une statue de saint Antoine, fort bien illuminée, et on remet une image du saint à ceux qui font quelque offrande. Les tableaux et les fresques représentent la vie extraordinaire de ce grand serviteur de Dieu dans les déserts de la Thébaïde. [...] On avait les oreilles brisées du bruit des voitures, du hennissement des chevaux, et des cris des petits marchands : « *Ecco la vera imagine di Sant'Antonio !* » — « *La medaglia del Padre Sant'Antonio !* » — « *La vera, la vera imagine del gran Sant'Antonio !* »[3]

---

[1] Ordre religieux proche des Bénédictins fondé en Toscane en 1012 par Romuald de Ravenne. Il y a encore des religieux et religieuses appartenant à cet Ordre. NDR

[2] Sorte de surplis ou aube courte. NDR

[3] « *Voici la véritable image de Saint Antoine* » — « *La médaille du Père Saint Antoine* » —« *L'image vraie de vraie du grand Saint-Antoine* ». NDR

Le carnaval à Rome
Distribution de *confetti* sur le Corso

Journal illustré
Semaine du 9 au 16 mars 1873

16

Santissimo carnavale

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, (1872*), III.*

Le carnaval romain dure huit jours, parce qu'il n'a lieu ni les dimanches, ni le vendredi[1]. Il est circonscrit au Corso[2], de deux heures à *l'Ave Maria*. Il a été ouvert solennellement par un défilé de troupes et par Mgr Lorenzo Randi, vice-camerlingue et directeur général de la police, par le Sénat romain, et leur cortège dans huit voitures de gala, entourées de toutes leurs livrées, et escortées par les musiques des gendarmes et des chasseurs, les deux meilleures de Rome. Le canon du Fort Saint-Ange et la cloche du Capitole annoncent, chaque jour, l'ouverture de ce plaisir national. Les fenêtres et les *Loggie* sont garnies de leurs tentures rouges, blanches ou jaunes, et d'une foule joyeuse, qui échange avec celle de la rue des *Confetti* ou des bouquets, lancés avec adresse. Les *Confetti* sont des pépins de raisin couverts de plâtre. Ils se vendent un sou la livre romaine ou douze onces.

---

[1] À la différence d'autres villes, comme Venise, où les festivités durent plus longtemps, incluant dimanches et vendredis. NDR

[2] La *Via del Corso* dite *El Corso* est une rue prestigieuse de Rome. Elle traverse en ligne droite, sur 1km 500, le centre historique de la ville. NDR

Détail d'une gravure A. Jourdain
d'après une gouache de C. Sauvageot

L'illustration, N° 731, Volume XXIX,
28 février 1857.

Il y a aussi des *Confetti* enrubannés de papier, qui sont un moyen terme entre les *confetti* ordinaires et les bouquets. Le vicomte Aloys a son appartement au Corso, et je m'y suis rendu fidèlement chaque jour, ainsi que plusieurs autres personnes de sa société.

La fête se termine, chaque soir, par une charge de cavalerie, appelée *la Mossa*, qui fait voler le feu des pavés du Corso, malgré la pouzzolane[1] dont ils sont couverts, et par la course *dei Barberi*, qui vont comme le vent, effarouchés par les clameurs d'un public innombrable, et excités par les aiguilles des plaques de clinquant, dont ils sont parés en guise de selle. Depuis 1859, il était défendu de porter des masques autres qu'en fil de fer, pour se préserver des *Confetti*. Cette défense a été levée pour les deux derniers jours. J'aime ces plaisirs inoffensifs, inaugurés par le gouvernement, autorisés par la religion, et partagés par toute la population.

Les zouaves français et canadiens[2] se font remarquer par l'élégance de leurs costumes, et le char de l'Académie de France, le Mardi-gras, fut très admiré.

L'uniforme choisi pour les Zouaves Pontificaux rappelle celui des Zouaves de l'armée française.

---

[1] La pouzzolane est une roche naturelle constituée de petites scories volcaniques. NDR

[2] Il s'agit des Zouaves Pontificaux. (cf. note de contexte page suivante). Ce sujet est plus largement développé dans l'ouvrage *Monsignore Deschamps du Manoir* déjà cité. NDR

Le soir du Mardi-gras, le Corso est illuminé, et les *moccoletti*[1] sont un plaisir des plus animés et des plus bruyants : « *Sia ammazato chi non porta moccolo ! Sia ammazata la bella signorina, etc…* »[2]

Les Romains sont tellement fous de plaisir que, pendant le carnaval, les cafés du peuple ouvrent une chambre séparée, et y installent un petit orchestre, qui fait danser les consommateurs entre eux.

Le dicton suivant montre le degré de la joie publique dans différents temps de l'année : « *Il santo Natale, Pasqua, ed il santissimo Carnavale.* » Addio dunque, Carnavale !

Les Zouaves Pontificaux

En 1860, la souveraineté des États Pontificaux étant menacée, tant par les républicains de Garibaldi que par le roi de Piémont-Sardaigne Victor-Emmanuel II (visant à unifier la péninsule sous son autorité), une armée de volontaires issus de pays catholiques, au premier rang desquels la France de Napoléon III, a été constituée sous l'appellation de Zouaves Pontificaux. Nombreux furent les jeunes gens de familles nobles françaises qui s'y sont engagés « pour défendre le Pape. »

Comptant jusqu'à 10 000 hommes, financée par les contributions des diocèses du monde entier, et renforcée à partir de 1867 par des contingents de l'Armée française, cette petite armée internationale n'a pas empêché le roi Victor-Emmanuel d'achever l'unité italienne, dès que le soutien français s'est effondré en 1870. Des plébiscites ont ratifié l'intégration des États du Pape dans le royaume d'Italie, avec Rome comme capitale.

NDR

[1] Bougies de toutes formes utilisées à la fin du carnaval. Le jeu consiste à réussir à garder la sienne allumée le plus longtemps possible tandis qu'on essaye d'éteindre celles des autres. NDR

[2] *« Sois tué qui ne porte pas la bougie » « Soyez tuée belle demoiselle » :* formules rituelles de ce jeu des bougies. NDR

17

La place Farnèse à dix heures du soir

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872).

La place Farnèse est curieuse à dix heures du soir, une foule de *contadini* la choisissent pour le lieu de leur repos, et viennent s'étendre en files serrées au pied de ses palais. Les uns se bornent à mettre quelque paquet sous leur tête, tandis que les plus délicats se couvrent d'un sac ou d'un manteau. Puis tous s'endorment sans se soucier des passants.

En mai 1870, Invité par un ami, Joseph Deschamps du Manoir quitte Rome pour Naples dont il a gardé, de son premier voyage, au cours de l'été 1867, un souvenir émerveillé.

Ce nouveau séjour à Naples lui donne l'occasion de découvrir les environs, Capri, la côte amalfitaine…

18

La route de Rome à Naples, un enchantement

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, (1872*), III.*

La route de Rome à Naples est un enchantement ininterrompu, et faisait éprouver, le 26 avril 1870, les charmes des quatre saisons. La température rappelait nos étés du Nord, et, en jouissant de cette bienfaisante chaleur, on voyait la neige briller sur les sommets des Apennins ; puis la jeune et fraîche verdure de la campagne contrastée avec la nudité des arbres plus tardifs, et réunissait dans un même cadre, le printemps et l'automne.

Après avoir traversé *Albano*, *Velletri*, *Segni*, *Anagni*, *Frosinone*, et *Ceccano*, on dînait alors à *Seprano*, où l'on reprenait les passeports, laissés à la gare de Rome ; puis on franchissait les frontières des États de l'Église, et l'on trouvait la douane napolitaine à *Isoletta.* En 1872 je n'ai plus rencontré ces retards et ces embarras[1], dont l'absence, loin de réjouir, est une tristesse amère pour les âmes catholiques et françaises.

[1] En octobre 1870, le dernier État pontifical est rattaché, après plébiscite, au royaume d'Italie. NDR

19

La famille de son ami Giovanni est sicilienne

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872*), Naples.*

Quelle joie d'être à Naples, étincelante et poétique Parthénope, avec les flots bleus de la Méditerranée et le ciel radieux dont ils reflètent l'azur ! Ce beau climat demande si peu pour la vie que l'accessoire, c'est-à-dire le repos et le plaisir, devient le principal. Souvent on fait son premier repas dans la soirée, ayant vécu tout le jour de cigares, de glaces et de café, toutes choses qui se donnent presque pour rien.

[…]

La famille de mon ami Giovanni est sicilienne, mais d'origine française. Elle descend d'un des compagnons de Robert Guiscard[1], et elle s'est fixée à Naples depuis une trentaine d'années. Nombreuse et aimable, elle voit une bonne société et passe la plupart des soirées dans des réunions simples, gaies, animées, artistiques, auxquelles

[1] Ce Robert Guiscard (de son véritable nom *Robert de Hauteville*) est cet aventurier normand qui, en 1067, partit avec son frère Roger à la conquête de la Sicile. Joseph Deschamps du Manoir évoque cette expédition pour expliquer le côté "méridional" qu'il attribue aux Granvillaises. (cf. note p. 21) NDR

j'assistais volontiers. Les pères jouent à la "Primiera" et autres jeux de cartes. La jeunesse danse ou fait de la musique, sous la garde des mères, qui partagent ces divertissements. Au contraire de nos soirées françaises, les jeunes gens y sont plus nombreux que les jeunes filles. Aussi, dans le repos des valses, ceux qui n'ont pu trouver de danseuse demandent-ils à un ami plus heureux de les laisser faire quelques tours de valse avec la leur ; ce qui se combine *subito*. On vient à ces réunions de famille et d'intimité en costume de ville, et le cigare y est permis, tandis que la chaleur en bannit les gants. C'est plein d'abandon, mais d'abandon gracieux et dominé par la politesse et les convenances. La jeunesse aime la danse pour elle-même, et s'y livre de tout cœur. Les appartements sont pavés en briques faïencées, imitant des tapis. Ce genre de parquet qui ne demande qu'un lavage facile, est en rapport avec les habitudes italiennes, ennemies de la gêne et aimant les arrangements tôt faits.

20

Naples fête saint Janvier

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872), *Naples.*

Le 30 avril a ramené la fête de S. Sévère, un des patrons de la cité, et l'ouverture du miracle de saint Janvier, qui dure huit jours, et se renouvelle deux fois par an, en mai et en septembre. À une heure, le buste en or du saint, paré d'une chape et d'une mitre éblouissante de pierreries, est portée du Dôme à Santa Chiara, et placé dans le sanctuaire, sous la surveillance de la garde civique. Les parentes de saint Janvier, une vingtaine de vieilles maugrabines[1], se tenaient près du chœur, et criaient à tue-tête, d'un ton strident et assourdissant, en dialecte napolitain : « *Beneritta a santissima Trinità che cia dato Santo Ghinnaro pe prottetore* ! » « *Bénie soit la Très Sainte-Trinité, qui nous a donné saint Janvier pour patron !* »

Le soir, à six heures, une magnifique procession vient apporter l'ampoule du sang de saint Janvier pour le miracle, et ensuite elle reconduisait les deux reliques au Dôme où le miracle se renouvelle chaque jour de l'Octave.

---

[1] Maugrabin (ine) : originaire du Maghreb. C'était le cas de certains résidents napolitains. NDR

Saint Janvier, entre Histoire et légende

La légende se rattache au martyre de saint Janvier (IVe siècle, sous l'empereur Dioclétien) Il est raconté que la nuit qui suivit son martyre, une de ses parentes recueillit sur les lieux du supplice, le sang de l'évêque et en emplit deux fioles qu'elle emporta chez elle. Un habitant de Pouzzoles recueillit, de son côté, la tête du martyr et également l'un de ses doigts qui avait été coupé par le bourreau. Il emporta ces reliques à Naples.

Selon la tradition, un jour de mai, au IVe siècle, à l'occasion d'une procession, les ampoules de sang furent rapprochées des reliques du saint et la foule vit alors le sang, desséché dans les ampoules, se liquéfier.

Le phénomène se reproduit occasionnellement lors des fêtes de la Saint-Janvier. Ainsi est né le culte de ce saint, vénéré à Naples depuis le Ve siècle jusqu'à nos jours.

Même si l'Église ne s'est pas prononcée sur le caractère miraculeux de ce phénomène, l'attente du miracle réunit deux ou trois fois par an, la population napolitaine lors d'un cérémonial dont le rituel est inchangé depuis le XVe siècle.

Les conditions dans lesquelles le phénomène est observé sont interprétées comme des signes fastes ou néfastes pour le destin de Naples. Si le sang tarde à se liquéfier, ou ne le fait pas complètement, une catastrophe est proche... Les récits sont multiples qui font état de concomitances entre des signes néfastes observés lors des cérémonies et la survenue de grandes catastrophes : épidémies, éruptions du Vésuve...

Pendant les trente années de sa résidence à Naples, Mgr Deschamps du Manoir ne manqua pas d'assister à ces cérémonies, partageant l'émotion du peuple napolitain. Il en donne des échos dans sa correspondance et dans ses écrits.

NDR

Procession pour la Saint-Janvier à Naples vers 1900

À cette procession, trente bustes de saints, tous d'argent, étaient portés sur de riches brancards, et escortés de leurs confréries respectives. Le cardinal présidait. Les chanoines du Dôme, en habits violets et en *cappa magna* de soie rouge, étaient suivis de leur valet de chambre en habit noir. Les curés de la ville étaient en étole rouge, et les chanoines d'une collégiale en mozette[1] de soie rouge, garnie d'hermine. Deux chaises à porteurs, l'une pour saint Janvier, l'autre pour le cardinal, suivent le cortège, en cas de pluie. Pour le miracle de la liquéfaction du sang de S. Gennaro, deux chanoines tiennent en présence, aux deux extrémités de l'autel, la tête et l'ampoule du sang. Parfois quelques minutes suffisent ; d'autres fois, il se passe une heure ou même davantage, avant que le sang ne redevienne rose et liquide. Pendant ce temps, les parentes de saint Janvier hurlent à pleine gorge des *Credo* sans nombre.

[1] Petite cape portée par les ecclésiastiques. NDR

Amalfi

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot,

21

À Amalfi, une population à figures de bandits

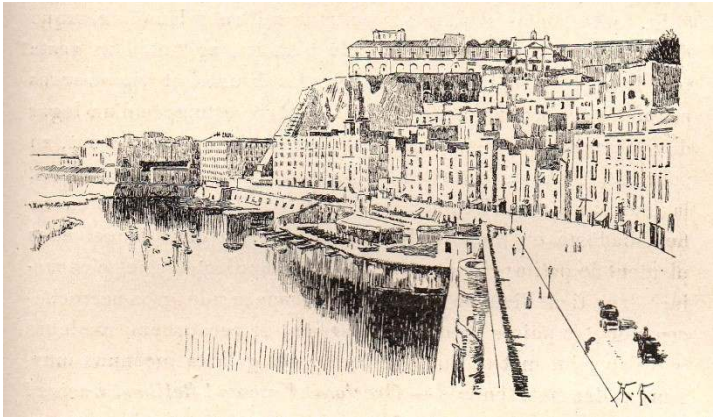
Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872), *Naples.*

Les étrangers abondent à Sorrento, et le niveau moral ne gagne rien à ce contact de tant de désœuvrés et de chercheurs d'aventures.

Le mardi matin, nous partîmes pour *Amalfi*. Au lieu de contourner le rivage, nous primes à travers la montagne sur des chevaux, pour nous embarquer à un *Scaricatojo*, juste en face de l'île de *Vetara*, où l'on prend au filet des masses de cailles. La montée est plus facile que la descente, le long d'escaliers, taillés dans la montagne sans régularité. Aussi nous étions en nage en arrivant à la cabane des mariniers, et comme c'eût été nous exposer à une maladie certaine que de nous embarquer dans cet état, ils allumèrent un grand feu pour faire sécher nos vêtements. La traversée fut accidentée par une petite pluie, une courte bourrasque de sirocco, et par l'abordage d'une autre barque à *Ciurmano*, entre la pointe de la montagne et un rocher qui émerge des flots. La côte est émaillée de petites villes pittoresques suspendues en haut de falaises escarpées, ou assises au bord de la mer.

Elles semblent séparées du reste du monde, et s'appellent *Pusitano, Vettica Maggiore, Traiano, Terone, Couta, Vetica Piccola*, et enfin *Amalfi*.

En débarquant à Amalfi, on se croirait dans un pays sauvage, tant il faut lutter contre une population à figures de bandits, qui se jette sur les touristes comme une épave et une proie.



Santa Lucia

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot.

22

Les sources sulfureuses de Santa Lucia, un lieu de rendez-vous

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872*), Naples.*

Les sources sulfureuses de Santa Lucia[1], au bas du quai, et à Ripa di mare, sont, pendant l'été, un lieu de rendez-vous pour les soupers, au sortir du théâtre. Rien n'est comparable au charme de ces nuits. Le ciel, limpide étoilé, semble s'ouvrir à des profondeurs infinies ; l'air est doux et caressant ; de nombreux becs de gaz répandent une grande lumière, et une foule toujours riante circule dans les rues. On comprend alors l'enthousiasme des Napolitains pour leur cité, et on sent, comme eux, la poésie, le romantisme, les attraits de cette terre, que la langue italienne chante avec tant d'harmonie.

[1] À Naples, dans le quartier de Santa Lucia, il y a, selon le *Dictionnaire géographique universel*, A. Lacrosse, Bruxelles, 1839, p 189, une source sulfureuse, et un peu plus loin une source ferrugineuse. NDR

Capri

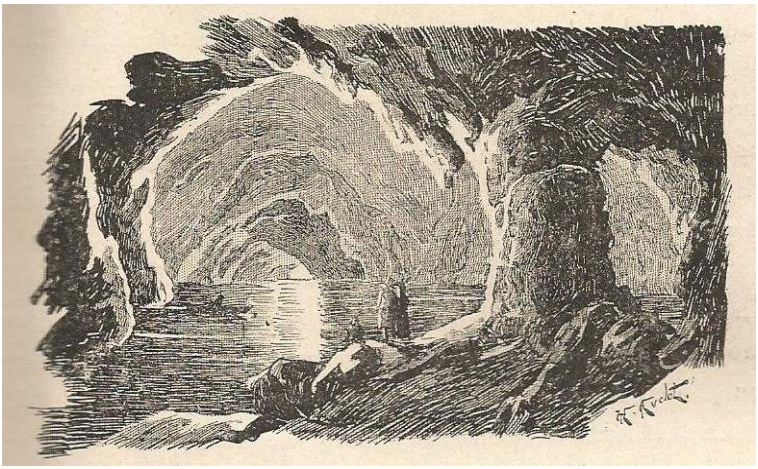
Promenades en Italie
Abbé ROLLAND, Tours, Mame, 1876

23

Jour de fête à Capri

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872), *Naples.*

Le samedi matin, 14 mai, Giovanni et moi nous partîmes par le bateau à vapeur pour Capri dont c'était la fête, San Costanzo, évêque et patron de cette île. On visite d'abord la Grotte d'Azur, au pied des hautes falaises à pic qui affectent les formes les plus bizarres ; puis on débarque à la Marine, d'où l'on monte à la ville. Le soir il y eut ballon et feu d'artifice sur la place, et beaucoup de danses et de tarentelles. Le lendemain, après la messe et la procession, où le buste d'argent est porté sous le dais, au milieu des confréries, des Pénitents, des Chanoines en *cappa magna* et en bas violets, et salué par l'artillerie du château, nous nous rendîmes à cheval aux ruines du Palais Tibère.



La Grotte d'Azur à Capri

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot.

Une tarentelle

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot.

En juin 1870, Joseph Deschamps du Manoir est de retour à Rome. Il est de plus en plus séduit par ce pays qui l'enchante et malgré l'attachement qu'il porte à sa Normandie natale, il commence à envisager sérieusement de se fixer en Italie.

Sentant le besoin de réfléchir, au calme avant de prendre une telle décision, nous le retrouvons au couvent de Saint-Eusèbe, à Rome.

24

Dans les jardins du couvent de Saint-Eusèbe

Souvenirs de France et d'Italie, 1869-1870, Nouveaux souvenirs.

Au moment de retourner en Normandie, pour abandonner ce pays et revenir me fixer à Rome, je sentais le besoin de me recueillir, sous l'œil de Dieu, afin de peser au poids du sanctuaire toutes les conséquences d'une telle détermination. Aussi suis-je venu me placer, pour cinq jours, sous la direction du R.P. Francesco Pellico, frère du célèbre Sylvio, mort le 31 janvier 1834. Le père Francesco est de taille médiocre, avec une figure ascétique mais douce, qu'illuminent des yeux grands et profonds, quand il les lève sur ses interlocuteurs. Le monastère forme un carré destiné aux retraitants, et une autre aile en retour est habitée par les Pères. Cette maison est parfaitement installée, le corps, aussi bien que

l'âme, s'y trouvent à merveille. On se croirait à cent lieues de Rome, tant la paix y est profonde, sans les sifflements du chemin de fer, sans les ruines qu'on aperçoit de tous côtés, sans les clochers de Sainte-Croix de Jérusalem, de S. Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure, et sans l'admirable horizon de Frascati et des montagnes. Les grands jardins ressemblent à nos courtils normands, aux productions desquels ils joignent des lauriers-roses et des orangers. La cour intérieure est décorée d'un bassin et d'orangers en caisse disposés avec goût. Ce qui est surtout joli, c'est le parterre devant la salle à manger des Pères, où les retraitants font la *collazione.* Il est divisé en cinq plates-bandes de gazon avec corbeilles de fleurs et arbustes. Une allée transversale coupe ces plates-bandes par le milieu, et les met au nombre de dix, ayant à chacun de leurs angles un oranger dans un grand vase historié, posé sur un débris de colonne antique. Le premier rang est supporté par dix chapiteaux corinthiens de marbre blanc, que, partout, excepté ici, où les antiquités sont si communes, on recueillerait avec soin. Le fond du parterre est rafraîchi par un bassin jaillissant, entouré de massifs de verdure. Une statue de l'*Immaculata* donne vie à cette oasis, que dominent des ruines imposantes. Des clématites, des rosiers, des liserons couvrent les murs, et achèvent de rendre délicieuse cette promenade aux hôtes passagers qui s'y succèdent.

Dix ans plus tard, Joseph Deschamps est définitivement installé à Naples. Il y entretient une correspondance abondante et suivie avec ses amis, ses collaborateurs et collègues, sa famille et en particulier sa cousine Thérésa.

25

L'aimable société de Sorrente

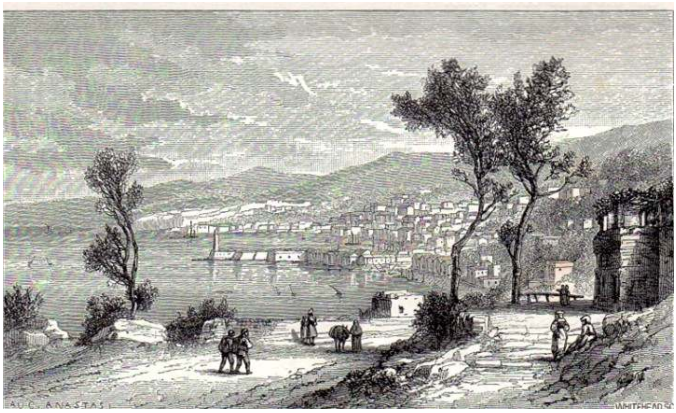
Lettre de mai 1880 à sa cousine Thérésa

Nous avons laissé de côté Cava et sommes retournés à Sorrente, où nous nous étions trouvés si bien en 1875 et 76, et où nous avons passé une excellente semaine au milieu d'une aimable société française, anglaise, suédoise, américaine et italienne. C'est dire qu'il y a encore beaucoup de monde à Sorrente. La France était représentée à notre hôtel d'Angleterre par une veuve d'un inspecteur des forêts, Mme Marin, et son fils avocat. Ce sont des Lorrains qui ont déserté leur nouvelle "patrie" que la guerre leur a donnée. La mère habite Nancy[1] et le fils s'est fixé à Nevers.

[1] Après la défaite de 1870, l'Alsace dans sa totalité et une partie de la Lorraine sont devenus territoires allemands. La Meurthe-et-Moselle est restée française, ce qui explique ce choix de Nancy. NDR

Sorrente

Promenades en Italie
Abbé ROLLAND, Tours, Mame, 1876



Castellamare

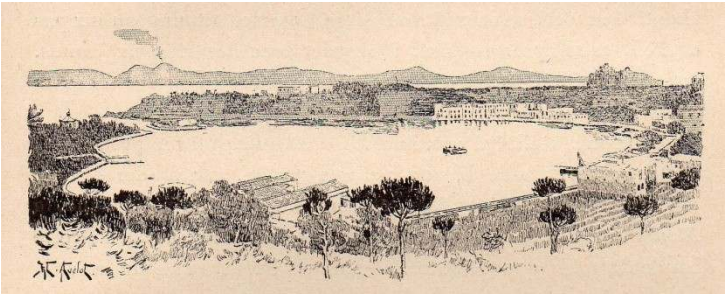
Promenades en Italie
Abbé ROLLAND, Tours, Mame, 1876

26

À Castellamare, la haute société napolitaine

Lettre à Thérésa depuis l'Hôtel d'Angleterre à Sorrente, le 9 septembre 1880.

L'an dernier Sorrente était le rendez-vous de la haute société napolitaine, qui, faute de théâtre, y joua gros jeu. Cette année, elle est retournée à Castellamare, qui est plus grande ville et où elle peut continuer ses errements habituels, se levant à midi, passant l'après-midi aux bains, ou bien à courir les magasins, puis en promenades et visites. Le soir, le théâtre et des soirées jusqu'au grand jour. Cette vie absorbante ne permet pas à ceux qui l'adoptent de s'occuper même de leurs affaires. Aussi, chaque saison compte des vides ouverts par la ruine, et ces familles disparaissent dans leurs terres de province, où elles meurent d'ennui en expiation de leurs dépenses exagérées.



Le port d'Ischia

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot.

27

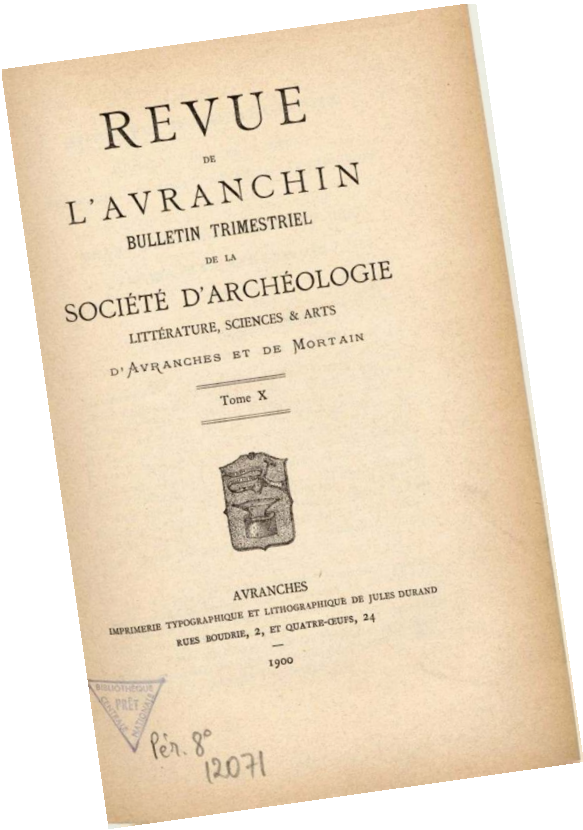
Thermalisme à Ischia

Lettre du 30 juillet 1880 à sa cousine Thérésa de la Villa Pisani à Ischia.

La foule est grande tant pour les bains minéraux que pour les bains de mer, de sorte que je ne pus trouver de place à la Villa Sentinella. Je me suis établi tout à côté à la Villa Pisani, qui est également pleine de baigneurs. L'air est excellent et la vue splendide, aussi j'y vis fort retiré sans que la solitude me pèse. Le second étage est occupé par une colonie anglaise, qui vit entre elle, et mange à part sur une terrasse du rez-de-chaussée. À table d'hôtes nous sommes seize, tous italiens, sauf moi. Ils paraissent pour la plupart gens comme il faut et font vite société entre eux, suivant l'habitude de la péninsule, où tous les italiens qui se rencontrent hors de chez eux se rapprochent les uns des autres pour se distraire ensemble. Je me tiens à ma part, écoutant plus que je ne parle ; toutefois je ne pus refuser hier de prendre part à une promenade en mer, à laquelle je fus convié. Ma vie est réglée comme celle d'un chartreux. Je descends à huit heures de notre colline au vieux Mont de la Miséricorde, immense établissement balnéaire pour les pauvres des Deux-Siciles tenu par les Filles de la Charité, sous la direction actuelle du Duc de Talve. J'y dis la Ste Messe, fais des gargarismes d'eau de Gurgitello, puis je vais en

voiture à la marina prendre un bain de mer. Vers dix heures, le cocher vient me prendre pour me remonter sur nos hauteurs, que je ne quitte plus. La vue est si belle, l'air est si bon que je reste jusqu'au soir, dans ma chambre ou sur les galeries, et seulement au coucher du soleil, je fais une petite promenade dans les alentours de l'église della Maddalena, où j'assiste à la bénédiction. Je rentre pour le souper de neuf heures et immédiatement après je prends mon lit avec délice.

Figures de Granville et d'ailleurs...



REVUE
DE
L'AVRANCHIN
BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE
LITTÉRATURE, SCIENCES & ARTS
D'AVRANCHES ET DE MORTAIN

Tome X

AVRANCHES
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE DE JULES DURAND
RUES BOUDRIE, 2, ET QUATRE-CEUFS, 24

1900

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PRÊT
Per. 8° 12071

La Revue de l'Avranchin

La première édition de cette publication remonte à 1835, année où fut fondée la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts d'Avranches et de Mortain.

Joseph Deschamps du Manoir fut un membre actif de cette Société. Il devint l'un de ses correspondants après 1875, date de son installation définitive en Italie. Ses contributions à la Revue de l'Avranchin sont nombreuses entre 1884 et 1903.

La *Revue de l'Avranchin* est devenue la *Revue de l'Avranchin et du Pays de Granville*. Publiée par la *Société d'archéologie d'Avranches, Mortain et Granville*, elle paraît à raison de quatre fascicules chaque année.

NDR

Figures de Granville et d'ailleurs

Table des extraits

Marie Billard de Bellegrange, armateur
et doyenne de la société...
Mademoiselle Adèle Rose, merveilleusement distinguée...
Mme Le Mengnonnet, une grande dame...
M. Le R. est sans doute *ad patres*
Les demoiselles Dubrecq
M. Tapin, sa canne et sa perruque
L'abbé Le Mignon avait les cheveux en ailes de pigeon
La veuve Martin et sa sœur Fanchon
L'abbé Gosselin... ou quand la réparation est pire que l'offense
M. Pilleverse, riche et vieux garçon
Mme Régnier et Marguerite Guérard
Melle Charlotte Brohon, d'une étrange originalité...
Deux lessivières de Granville
Les salons de Félicité Martin
Mme Boileau à Granville et Mme Cardon à Naples

Panorama de Granville , vue prise de la Huguette

Album Souvenir présentant des vues de Granville
datant probablement de la fin du XIXème siècle
Collection familiale

1

Marie Billard de Bellegrange, Armateur et doyenne de la société...

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

Mme Marie Billard de Bellegrange[1], veuve de M. Fougeray, sieur de Porte-Neuve, Échevin en 1786, mourut le 21 mars 1853, à l'âge de 94 ans.[2] Type des anciens armateurs, non seulement elle continua les armements jusqu'à son décès, mais elle obligea ses neveux à les poursuivre trois ans encore afin de donner à ses marins le temps de bien s'engager. Doyenne de la société, elle fuyait les soirées de jeux, préférant la conversation qu'elle semait d'interminables histoires, sortant l'une de l'autre comme des tuyaux de longue-vue.

---

[1] Marie-Jeanne Billard de Bellegrange (1759-1853) avait épousé, en 1775, l'armateur François Clair Fougeray (1745-1812). Après le décès de son époux, elle poursuivit les armements dans la tradition familiale. NDR

[2] Dans les *Éphémérides, 2e année*, à la date des obsèques de Mme Marie Fougeray, le 23 mars, Msr Deschamps du Manoir, évoque sa mémoire et précise qu'elle est décédée dans sa maison du rempart du Midi. NDR

Pendant quarante ans, elle fut invitée à conduire le deuil des dames aux enterrements de distinction, et, quand elle ne pouvait pas s'y rendre, il semblait que quelque chose manquait au convoi.

Avec les années, elle ne rendit plus de visites que dans les circonstances importantes, et on lui en savait gré, de sorte que tous les honneurs étaient pour elle. Je me rappelle lui avoir entendu raconter l'inhumation du prince Charles de Rohan-Rochefort, qui passa la fin de sa vie de 77 ans au château de M. Perrée, à Bréville. Il visitait Mme Fougeray quand elle se rendait à son cottage d'Auxais, en cette commune. Lorsqu'il mourut au mois de mars 1842, elle voulut assister à ses obsèques, bravant la saison et ses 83 ans. Elles furent princières, et l'assistance se composa de plusieurs milliers de personnes. Mme Fougeray répétait avec une feinte bonhomie : « Dans les salons, il n'y avait que Ducs et Princesses. Je crus qu'on allait me dire que je me fourvoyais ; mais non. On me conduisit dans un fauteuil près de la cheminée, et la plus proche parente m'invita à conduire le deuil avec elle. »

2

Mademoiselle Adèle Rose, merveilleusement distinguée...

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.
"Souvenirs intimes" de Rose Deschamps du Manoir.

Ce portrait est celui d'une parente de Mme Van Der Massen. Joseph Deschamps du Manoir nous précise qu'elle est la fille d'un officier de marine natif de Granville, le comte de Ravenel qui fut, sous l'Empire, Gouverneur de l'Île Maurice.

Après le décès de son époux, général d'Empire tombé au champ d'honneur, Mme Van der Massen vint habiter rue Saint-Jean à Granville avec ses quatre enfants. Plus tard, elle se fixa à Paris où elle mourut, sous le Second Empire.

Une de ses cousines du côté de sa mère, Melle Adèle Rose, très instruite, très capable et merveilleusement distinguée, fut appelée par elle pour diriger l'éducation de ses filles, et, comme elle était restée sans fortune, on lui suggéra la pensée d'ouvrir une classe de demoiselles.

Ce projet fut accueilli avec enthousiasme et Melle Adèle Rose devint l'idole de ses élèves et de leurs mères. J'allais à ses leçons comme à une fête, il me semble la voir au milieu de nous, invariablement vêtue d'une robe de couleur sombre, de laine en hiver et de soie en été avec les cheveux retenus par un réseau. Elle était très pieuse, et, après plusieurs années de cette vie utile, mais fatigante, elle résolut d'entrer à l'Adoration Perpétuelle, à Paris. On ne connut sa résolution qu'à la dernière heure. Ce fut un coup de foudre, et on lui témoigna des regrets si vifs et si vrais qu'elle déclara qu'elle n'aurait peut-être pas donné suite à son dessein de se faire religieuse, si elle avait supposé qu'elle occupait une telle place dans tous les cœurs. Après plusieurs années de profession, elle reçut la visite de notre respectable curé M. Maudouit, son ancien directeur, qui lui demanda en se mettant la main sur le cœur : « Ceci est-il content ?» « Oh ! Assurément » répondit-elle avec son angélique sourire.

3

Mme Le Mengnonnet, une grande dame…

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

En dépit d'une nature altière, Mme Le Mengnonnet avait une conversation enjouée et charmante, et la parfaite distinction d'une grande dame et d'une Parisienne. Elle eut pour elle-même la rigueur de ne pas savoir vieillir. Pendant qu'Avranches présentait une pléiade de douairières qui, avec leurs cheveux blancs et leur coiffure de dentelles et de rubans, semblaient des portraits du siècle de Louis XIV descendus de leurs cadres, Mme Le Mengnonnet, tout en les visitant, n'imitait pas leurs franches allures de douairières et se condamnait à la tâche ingrate et impossible

De réparer des ans l'irréparable outrage.

Quinze ans avant sa mort, notre collègue M. Bon de la Martre me disait à son retour d'une course à Granville : « J'ai fait visite à votre Comtesse Le Mengnonnet, mais je n'ai rien vu de la chrétienne de son baptême. » Quand elle passait dans les rues, les Granvillaises se disaient l'une à l'autre : « As-tu vu la dame Le Mengnonnet? Ma fille, tout est faux : elle a de faux cheveux, elle a de fausses dents, etc… etc. » malgré ce franc-parler, le peuple témoigna toujours à cette famille un respect hors-ligne.

4

M. Le R. est sans doute *ad patres*

Lettre depuis Naples à sa famille en mai 1899.

M. Le R… est sans doute ad patres ou bien ramolli. Pauvre homme ! Son cousin M. L. de Coutances, avait cru lui faire un grand avantage en le faisant instruire, il est vrai, dans le but qu'il devînt prêtre. Telle n'était pas sa vocation, il a eu une vie agitée et plus gênée que si son parent l'avait mis en état d'être un bon cultivateur. Je vois encore ses parents. Son père venait casser du bois au Manoir et faire quelques travaux dans la prairie et le jardin. Sa mère était une grosse tourlourou[1] assez incapable.

[1] Le mot "tourlourou" a deux sens : c'est un terme ancien et populaire pour désigner un soldat de l'infanterie (aujourd'hui on dirait *bidasse*), mais c'est aussi, aux Antilles, le nom d'un crabe rouge terrestre, appelé également "touloulou". Dans les deux cas, la comparaison est peu flatteuse… NDR

En haut de la rue des Juifs, l'escalier vers la Haute-Ville
Photo J. de Laborderie 2016

5

Les demoiselles Dubrecq

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

La maison Dubrecq [1] était parfaitement meublée ; mais comme Mlles Dubrecq vivaient dans la retraite, les meubles étaient couverts de housses, même dans le petit salon sur la rue, où elles recevaient leurs rares visiteurs. Elles ne sortaient guère que pour l'église, uniformément vêtues et accompagnées d'une bonne boiteuse en tablier blanc et coiffe coutançaise. Elles étaient sur le retour, quand on leur proposa pour l'une d'elles M. Barenton, avocat non exerçant de l'Avranchin, pieux et casanier, vraiment né pour leur genre d'existence. Ce parti leur agréa «– C'est tout comme papa. Prends le Caroline. » – « Non, prends le toi, Zoé. » Enfin l'une se décida et elles continuèrent à quatre la vie qu'elles avaient menée à trois[2]. M. Barenton mourut le dernier après 1880.

[1] Cette maison se trouvait à Granville en bas de la rue des Juifs. NDR
[2] Les deux sœurs vivaient sans doute avec leur père. NDR

6

M. Tapin, sa canne et sa perrugue

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

[La famille Tapin] compta parmi les meilleures et les mieux alliées. Elle s'éteignit avec le vieux et vénéré M. Tapin, dont je me rappelle moins la figure que la canne et la perruque. Il avait perdu plusieurs filles qui menaient la vie dévote. On disait de Melle Félicité qu'elle désirait tellement imiter sa sœur Marie, que si elle avait cru avoir dit dans la journée un *Ave Maria* de moins qu'elle, elle se serait relevée de nuit pour le réciter.

Notre-Dame du Cap Lihou

Album Souvenir présentant des vues de Granville
datant probablement de la fin du XIXème siècle
Collection familiale

7

L'abbé Le Mignon avait les cheveux en ailes de pigeon

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

L'abbé Le Mignon (décédé en juin 1843, 79 ans), [avait] l'air austère, avec les cheveux en ailes de pigeon et de grandes boucles d'argent sur les souliers. Il disait sa messe très tard à Notre-Dame, et vivait solitaire. Ses ornements étaient fort beaux. Il collectionnait les bibelots, qu'il trouvait chez les vieux époux Chevrel-Mariage, brocanteurs, qui occupaient le rez-de-chaussée de sa maison.

Le Port à marée haute

Album Souvenir présentant des vues de Granville
datant probablement de la fin du XIXème siècle
Collection familiale

8

La veuve Martin et sa sœur Fanchon

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

La maison de la veuve Martin et de sa sœur Fanchon fait songer aux vicissitudes des populations maritimes. Martin était allé à la pêche un vendredi saint par un temps peu sûr, malgré les remontrances de sa femme. Une bourrasque fit chavirer le bateau à l'entrée du port et il périt sous les yeux des siens. Pour élever son enfant, la veuve Martin, de concert avec sa sœur, presque toujours malade, ouvrit une de ces petites boutiques où les gens du peuple trouvaient les objets les plus usuels et les plus disparates : fagots, charbonnette, café en poudre, chicorée, cassonade, mercerie. Elle embrassa aussi la profession de gardienne de dame en couche, qui était lucrative à cause du pain bénit des relevailles. La gardienne portait une navette ou brioche bénite à toutes les dames qui avaient visité l'accouchée et en recevaient la pièce. En grandissant le fils Martin exprima le désir d'être prêtre. Le vénéré curé, M. Maudouit, chercha à les en dissuader, par la raison que, si cet enfant avait de grandes qualités, son esprit était trop borné pour réussir dans les études.

L'amour maternel et peut-être aussi l'amour propre empêchèrent la veuve Martin de se rendre à se sage conseil. Forte de ses économies, elle envoya son fils au Petit-Séminaire. Une sciatique lui survint et elle dût renoncer à la profession de gardienne. Il lui fallut contracter des emprunts, et bref, au moment de s'engager dans les Ordres, son fils fut licencié du Grand-Séminaire. Il trouva un poste à la banque Toupet et ne tarda pas à mourir de consomption. La maison fut vendue et les deux pauvres vieilles se réfugièrent près de l'église et y vécurent des secours des personnes de leur connaissance.

9

L'abbé Gosselin, ou... quand la réparation est pire que l'offense

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

L'abbé Gosselin donna longtemps des leçons de latin aux enfants que leur famille désirait conserver près d'elles autant que possible. Il compta parmi ses élèves Mgr de la Passardière, évêque de Rosea [1] et le prépara aux brillantes humanités qu'il fit à l'institution de Sainte-Marie de Caen. C'était un prêtre d'une haute vertu. Ses sermons étaient fort beaux ; mais malheureusement perdaient de leur effet par le désagrément de sa voix, produit par la petitesse de son nez un peu relevé.

[1] Ce jeune cousin de Mgr Deschamps du Manoir (1841-1913) eut d'importantes fonctions au sein de l'Église sous le pontificat de Léon XIII qui, en 1884, le nomma *évêque de Rosea.* Le diocèse de Rosea est un ancien diocèse en Asie Mineure ; depuis longtemps il ne correspond plus à une juridiction territoriale mais à un titre conférant le rang d'évêque. En 1887, Mgr Jourdan de la Passardière sera nommé évêque coadjuteur de Tunis auprès de Mgr Lavigerie. NDR

Les gamins sur son passage — cet âge est sans pitié — se relevaient la pointe du nez avec le doigt. Dans un temps où le clergé était si généralement respecté, ces impertinences paraissaient intolérables et, à l'époque de la première communion, on obligeait les délinquants à demander pardon à M. Gosselin. Ils s'y rendaient ensemble et disaient, en se relevant la pointe du nez : « Je vous demande pardon de vous avoir fait comme cela ». La réparation était pire que l'offense et on l'abandonna. Tout lasse et tout passe. Il en fut de même de cette impertinence. M. Gosselin avait refusé la cure de Savigny en 1850, et il accepta celle de Hauteville-sur-mer en 1854. Né plutôt pour le cloître que pour le monde, il finit sa vie à l'abbaye cistercienne de Sénanque (Vaucluse), sous le nom de Père Anselme.

10

M. Pilleverse, riche et vieux garçon

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

M. Pilleverse, riche et vieux garçon, était resté fidèle à la culotte courte et aux souliers à boucle d'argent. Vêtu de noir, il s'appuyait sur sa canne, car il était si boiteux qu'un de ses genoux touchait presque à terre ; il courait néanmoins comme le vent et les basques de sa redingote s'agitaient comme des ailes.

11

Mme Régnier et Marguerite Guérard

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

Les dévouements humbles et inconnus sont plus méritoires que les sacrifices éclatants, entourés d'une auréole de considération. Louis Régnier[1], officier général à 26 ans, périt dans l'expédition d'Irlande en 1797. Sa jeune veuve, qui nourrissait alors leur premier-né, tomba dans un désespoir si poignant qu'elle ne songea pas à demander une pension. Plus tard l'occasion favorable était passée, et le trésor épuisé ne lui concéda qu'une rente de trois cents francs. Un quart de siècle après, elle perdit par sa bonté un discret patrimoine, et elle se retira à Dinan. Marguerite ne voulut pas se séparer de sa maîtresse. Elles faisaient des tricots à l'usage des marins, et Marguerite allait les vendre à Saint-Malo ou à Granville. Elle tenait si bien la maison que le public ne se doutait pas de la pénurie de Mme Régnier. Celle-ci mourut le 3 novembre 1833.

[1] Louis Régnier avait pour sœur Reine-Monique, grand-tante tant aimée de Joseph Deschamps du Manoir. Dans ses *Feuilles détachées,* notre conteur nous fait découvrir la longue et passionnante histoire de cette famille granvillaise liée à celle des Îles Chausey. NDR

Marguerite revint à Granville, et servit deux ou trois familles. Une infirmité nécessita une opération, et la contraignit à se retirer dans une petite chambre près du presbytère. Son travail ne lui suffisait plus, et plusieurs personnes qui lui envoyaient des secours eurent la pensée de solliciter pour elle un prix Monthyon[1]. L'académie ne put accueillir cette supplique, parce que le dévouement de cette bonne fille était frappé de la prescription établie par les règlements. Force lui fut d'entrer à l'hôpital.

[1] Créés en 1782 à l'initiative de Jean-Baptiste Auget de Monthyon, (économiste et philanthrope du XVIIIème siècle) ces prix étaient au nombre de trois. Un prix de vertu et un prix littéraire (pour un ouvrage *utile aux mœurs)* décernés par l'Académie française, et un prix scientifique décerné par l'Académie des Sciences. C'est évidemment le *prix de vertu* qui avait été sollicité pour Marguerite Guérard. NDR

12

Melle Charlotte Brohon, d'une étrange originalité...

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

M. de la Porte fut tuteur avec M. Yset d'un orphelin Joudan, parent de sa femme, et de je ne sais quelle branche de cette famille antique et distinguée. Ce jeune homme épousa Melle Charlotte Brohon, d'une étrange originalité. Suivant le mot de Bossuet, elle connut toutes les extrémités des choses humaines. Elle eut des jours brillants à Coutances, et les Granvillaises se rendaient à ses fêtes. Veuve et ruinée, elle revint à Granville, rue Saint-Jean, numéro 6. En l'entendant évoquer son passé avec mes grands-parents, je croyais voir se développer sous mes yeux un nouveau chapitre des Mille et une Nuits, que je lisais alors. Elle ne tarda pas à abandonner Granville pour Avranches, attirée par sa parenté et ses liaisons de jeunesse avec Mme de Godefroid, des Levrettes. En effet elle fut bien accueillie par cette cousine et par sa fille la Comtesse de Monsigny. Son humeur altière et atrabilaire n'épargnait pas ceux dont elle croyait avoir à se plaindre, tandis qu'elle exagérait dans les

louanges pour ceux qu'elle aimait. Elle avait la dent d'autant plus redoutée qu'elle connaissait à fond le pays. Je la vois encore avec ses traits accentués et son expression assez dure, enveloppée dans un tartan vert-pré, et s'appuyant sur une canne, parce qu'elle était boiteuse. Elle avait conservé le goût d'une bonne table qui augmentait sa pénurie, et l'obligeait à se contenter d'un logement près des personnes du peuple qui la servaient. Sur la fin de sa vie, elle recueillit une pension viagère de deux mille francs. Elle tomba en paralysie avant d'avoir amélioré son installation ; les communications n'étaient pas faciles, comme aujourd'hui, pour appeler ses parents ; elle avait besoin de soins pressants, et on la transporta à l'hospice, dans une chambre payante, où, grâce à la Révérende Mère de la Conté, rien ne lui manqua pendant les quelques jours qu'elle vécut encore. Elle y mourut à Noël 1853 dans sa 85e année.

13

Deux lessivières de Granville

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

Dans une impasse débouchant […] sur la rue Saint-Jean, vivaient ensemble, en mes petites années, deux types accomplis de ces anciennes femmes du peuple, chrétiennes et laborieuses, qui se conciliaient l'affection et l'estime. C'étaient deux tertiaires Dominicaines, dont une originaire de Genêts, lessivières de leur état, mais qui ne ressemblaient guère à leurs consœurs, dont la langue est aussi active que le battoir. Le dimanche, elles portaient le costume de leur tiers-ordre : jupe plissée de laine blanche, mouchoir de mousseline et tablier noir. L'hiver, elles ajoutaient un manteau de laine d'un blanc tirant sur le vert.

14

Les salons de Félicité Martin

Feuilles détachées (1878), *1ère partie, Voyages et descriptions, I, Avranches.*

Mme Félicité Martin, née Caumont, était de Rouen, et, sous le Premier Empire, elle avait figuré dans les revues, où l'on parlait des femmes à la mode. Elle s'appelait alors Mme Lepreux. Remariée à M. Martin, qui occupait un poste élevé dans l'administration de la Marine, elle va se fixer à Avranches, ville natale de M. Martin quand celui-ci prit sa retraite. Elle s'établit dans le bel hôtel de la Villeberge, qu'elle acheta en viager, et ouvrit ses salons, où se rendirent la noblesse et la haute bourgeoisie. Tous les dimanches, elle donnait un dîner de quinze à vingt-cinq couverts, à la suite duquel la *fashion* venait passer la soirée. On dansait tous les quinze jours, et de temps en temps, selon les circonstances, ces soirées devenaient de grands bals. Mais quoi qu'on pût lui dire, Mme Martin ne voulut jamais ajouter à ces bals les soupers actuels, qui les rendent ruineux. Les rafraîchissements et les pâtisseries y circulaient avec luxe et abondance ; mais rien de plus, et elle répondait aux partisans

du nouvel usage qu'elle aimait mieux donner trois ou quatre fêtes, où l'on paraissait toujours se plaire plutôt qu'une seule, dont on eût parlé davantage sans doute, mais où l'on ne se serait pas mieux amusé. Plusieurs contemporaines de Mme Martin étaient des habituées de son salon, et avec leurs boucles de cheveux blancs, leur port noble, leurs riches toilettes, elles ressemblaient aux portraits de la cour de Louis XIV, et elles pouvaient rivaliser d'amabilité avec leurs devancières du XVIIème siècle.

Grande, forte, les traits mâles et accentués, Mme Martin avait moins perdu que beaucoup d'autres en vieillissant. Un asthme l'empêchait de marcher, mais non de faire avec une grâce parfaite les honneurs de sa maison. Elle avait un port de reine, une conversation agréable, et une amabilité qui ne se démentait jamais. Ceux qui la connaissaient peu la jugeaient une femme frivole, parce qu'elle continuait d'aimer le monde, malgré son âge avancé ; mais pour les personnes admises dans son intimité, Mme Martin était un esprit d'élite.

Elle aimait le monde : c'est incontestable ; mais elle aimait la bonne compagnie, et sa conversation ne descendait jamais aux banalités ni aux médisances, matière ordinaire des entretiens des petites villes. La cordialité formait le fond de son caractère. Elle mourut non pas au milieu d'une fête, comme certains esprits chagrins se plaisaient à le pronostiquer ; mais après une indisposition de deux jours, qui devint mortelle en quelques heures par un retour de l'asthme, dont elle souffrait. Elle vit approcher la mort sans trouble, remplit avec

piété ses devoirs religieux, et s'endormit dans le Seigneur, le 14 mai 1852, à l'âge de 77 ans. La mort, du reste, ne la surprit point ; elle y pensait et elle avait réglé ses affaires avec sagesse et précision.

15

Mme Boileau à Granville et Mme Cardon à Naples

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

[Madame Boileau tenait, au bas de la rue des Juifs, un magasin de nouveautés] fréquenté par les gens de la campagne et par les Jersiais. Le patois que Mme Boileau parlait avec ceux-ci était des plus curieux et la mimique y suppléait souvent à la parole. Les quatre enfants Boileau firent exhausser leur maison d'une manière colossale, Dieu sait pourquoi ; car ils moururent célibataires.

Msr Deschamps du Manoir ajoute ici la note suivante: « Cette manière simple de faire le commerce contrastait avec le luxe déployé dans le même temps à Naples par notre compatriote Mme Cardon, qui termina, ces jours-ci de 1901, sa longue carrière de 94 ans dans un splendide appartement de la rue de la Chiaia laissant son unique arrière-petite-fille mariée à un comte napolitain.

Mme Cardon se tenait dans un boudoir au fond de son magasin de modes, occupée à ses

écritures. Elle portait une robe de velours de soie à longue traîne avec une coiffure de dentelle et quelques riches bijoux. Un domestique en livrée prenait les objets sur les étagères et des demoiselles de magasin les présentaient aux dames. Comment marchander dans un pareil milieu? »

Anecdotes

Anecdotes

Table des extraits

L'excentrique Demoiselle de la Chaussée
Melle N..., élégante et distinguée
Les folies de Mme Le Riche
Melle Précourt, a conservé la mode des bonnets du Directoire
Le contrat de mariage d'Anatolie
Une idylle cachée dans le fond d'un sabot...
Les chaises à médaillon de M. Le Rond
Mme Boisnard et Mme de Laforterie
Une curiosité chez Don Messeri : le *stoppeto*
La patience des Florentines
Les malheurs de Mme C...
Un bambino *amoureux cuit*

Notre-Dame du Cap Lihou.
À droite, adossée à l'église, la sacristie construite
grâce aux libéralités d'une D^elle^ de la Chaussée...

Photo J. de Laborderie 2016

1

L'excentrique Demoiselle de la Chaussée

Feuilles détachées (1878), *1ère partie, Voyages et descriptions, XV, Granville.*

Cette anecdote se situe en 1771, année où fut construite une sacristie adossée à l'église Notre-Dame du Cap Lihou, à Granville.

Cette sacristie fut due aux libéralités d'une Delle de la Chaussée, d'excentrique mémoire. Ce fut pendant une mission qu'elle se sentit inspirée de la pensée de faire bâtir cette sacristie et de la surmonter d'un étage destiné au logement des prédicateurs extraordinaires. Elle se rendit près des Missionnaires pour leur faire part de ses pieuses intentions, et quand elle frappa à leur porte et qu'on lui répondit : « Ouvrez, » elle répliqua « C'est Melle de la Chaussée, qui a l'honneur d'être fille » voulant que les Missionnaires lui ouvrissent eux-mêmes leur porte, et l'introduisissent en cérémonie dans leurs appartements. Plus tard elle se repentit de sa générosité, et elle tourmentait le Curé pour qu'il lui rendît des fonds, qui avaient été dépensés selon ses intentions. Un de ses parents se chargea de mettre fin à ces ridicules tracasseries.

Un soir il s'introduisit dans sa chambre, et se cacha dans la cheminée. Lorsqu'elle se préparait à se mettre au lit et avait déjà tiré ses bas, il cria d'une voix formidable :

« Chaussée déchaussée, si tu ne laisses pas tranquille M. le Curé, tu auras à te repentir. »

À cette menace inattendue, elle s'enfuit tout effrayée dans une autre chambre, et son cousin s'esquiva rapidement dans l'escalier, de sorte qu'elle crut à un revenant, et ne chercha plus à infirmer un acte émané de sa propre et libre initiative.

2

Melle N..., élégante et distinguée

Feuilles détachées (1878), *1ère partie, Voyages et descriptions, XV, Granville.*

Melle N… appartenait à une des premières familles de la cité. Élégante et distinguée, elle avait dû épouser un officier de marine, qui mourut en mer, alors qu'il venait pour réaliser cette union. Fidèle à son premier amour, elle renonça au mariage, mais non à ses habitudes du monde, où elle occupait noblement sa place. Les années passèrent et elle ne paraissait pas s'en apercevoir. Alors que ses contemporaines prenaient, tous les dix ans, un costume plus sérieux, qui les vieillissaient avant le temps, elle continuait à suivre la mode, et avait la faiblesse, si commune chez son sexe, de ne pas avouer son âge. Un jour qu'elle passait sur la place, à l'heure où les maréïeuses s'y réunissaient au retour des grèves, une d'elle lui offrit un poisson. Melle N… en dit un prix, auquel la maréïeuse ne voulut pas s'accorder. Aussitôt une jeune servante de la campagne vint marchander ce même poisson, et en offrit moins encore que Melle N…, laquelle s'était arrêtée à parler avec une de ses connaissances. « Nos gens ! s'écria la

pêcheuse, avez-vous vu cette villageoise, qui ne connaît rien à rien, et me dit dix sous de ce poisson, quand j'en ai refusé douze à la D^elle^ N…, qui est une personne d'expérience ; car elle a plus de soixante ans ! » À un compliment si inattendu, Melle N… s'esquiva prestement, et la Granvillaise de rire avec ses commères.

3

Les folies de Mme Le Riche

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

Mme Le Riche, décédée en 1866, fut la dernière descendante de la famille Delalande-Beaupré. Elle avait conservé jusqu'à un âge avancé sa mère et son mari. Elle ne pouvait s'habituer à son abandon, et, après avoir essayé différents genres de vie en divers lieux, elle fut surprise par la mort chez une cousine, avant de prendre possession d'une maison qu'elle avait louée à Granville. Elle n'avait pas fait de testament, et n'avait que des parents éloignés.

Un avocat, gouailleur, rencontrant une personne qui passait pour avoir reçu une forte somme de la défunte, de la main à la main, crut la mettre dans l'embarras en se déchaînant contre ce qu'il appelait les folies de Mme Le Riche, et en critiquant ses bonnes œuvres, ses dîners, et ses dilapidations en faveur de son entourage.

Cette personne comprit vite le but de son interlocuteur : aussi elle le laissa divaguer tant qu'il voulut, et lorsqu'il s'arrêta : « Il est vrai, » lui répliqua-t-elle en souriant, « que Mme Le Riche pouvait avoir des défauts ou des travers, qui ne

l'empêchaient pas d'être respectable et respectée ; mais, en revanche, vous avouerez qu'elle n'avait aucun de vos vices. » Et elle partit comme un trait, laissant le mauvais plaisant abasourdi de ce coup de massue inattendu.

La Grand'Porte

Photo J. de Laborderie 2016

4

Melle Précourt a conservé la mode des bonnets du Directoire

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

Gaie et spirituelle Melle Précourt a été défigurée par la petite vérole. C'est pourquoi elle a conservé la mode des bonnets du Directoire, serrés par un ruban autour de la tête, avec une haute garniture, qui tombe sur le visage comme une demi-voilette. Elle sort toujours en capot, bien chaussée et avec une robe assez courte pour laisser voir un pied fin et cambré.

Un officier nouvellement arrivé, séduit par cette tournure élégante, se mit un jour à la suivre pour voir quelle figure se cachait sous son capot. Elle s'en aperçut et enfila la Grand'Porte[1], la rue des Juifs, la rue du Pont, la rue Couraye et la rue

[1] Forme ancienne de *grand-porte*. NDR

du Calvaire. Arrivée à l'Embranchement, elle se retourna et releva son capot. Dans sa désillusion, l'officier ne put retenir ce cri : « Ah ! mon Dieu ! Changez cette tête. » Melle Précourt revint tranquillement en ville sans paraître le voir ni l'entendre.

5

Le contrat de mariage d'Anatolie

Lettre de Naples, le 20 mai 1883 à Thérésa.

Mgr Deschamps du Manoir conte ici à sa cousine un souvenir d'enfance: il avait onze ou douze ans quand il assiste, chez un parent de sa famille, à la lecture d'un contrat de mariage d'une de ses cousines[1].

Notre cousine issue de germaine Anatolie Dubois, filleule de mon père, avait épousé un de leur cousin Émile La Hampe. Je me souviens de son contrat de mariage comme d'une scène de Roman Comique. Ma mère et ma grand-mère remercièrent l'invitation, et j'y accompagnais mon père. Anatolie, qui n'eut pas d'enfants et mourut jeune, était le benjamin[2] de ses parents par sa douceur et sa santé délicate, et ses deux sœurs, déjà mariées, la jalousaient. Aussi, à chaque article du contrat, elles poussaient des cris d'oies, et la mère La Hampe d'une voix glapissante et en costume de veuve éplorée, appelait à la rescousse son cousin de Lacarrière. Mme Dubois, qui

[1] Les patronymes des personnes citées dans cet extrait ont été modifiés. NDR

[2] En référence à la Bible, le benjamin signifie le préféré, ici, la préférée. NDR

ne pouvait oublier qu'elle était née châtelaine, s'enfuit à la cuisine et à la salle à manger pour surveiller le dîner. Mon père se retira avec Melle Gabrielle de Lacarrière dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer. Les de la Marche n'étaient pas venus à cause de la maladie et de la mort de M. de la Marche. Mais M. et Mme de Brépeaux. étaient présents. Notre oncle Brisard appelait Mme de Brépeaux la grande dinde. En dépit de son teint olivâtre et de son nez dont on ne voyait jamais la fin, elle était vêtue de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et me montrait avec une grande complaisance, une à une, les bagues qui lui garnissaient les doigts jusqu'en haut de la première phalange.

Rempart du Midi

Photo J. de Laborderie 2016

6

Une idylle cachée dans le fond d'un sabot…

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

[Dans la maison Longueville-Beau-Fougeray], mourut presque octogénaire, le 21 mai 1849, M. Daguenet, ancien entrepositaire des tabacs à Saint-Malo, veuf de Melle Henriette Le Pelley du Manoir, sœur de l'amiral. Son père combattait cette inclination et il en était cependant, à son insu, l'intermédiaire. Il visitait quasi quotidiennement sa parente Mme de la Cocardière. Goutteux, il portait ordinairement des souliers de castor dans des sabots avec une semelle de drap. Il laissait ses sabots dans le vestibule, et la cuisinière, dans les secrets amoureux, enlevait le billet qu'Henriette avait glissé sous cette semelle, et le remplaçait par

une lettre de M. Daguenet. Le succès est aux persévérants. Le mariage se fit et fut des plus heureux ; mais tout passe vite ici-bas surtout le bonheur. Mme Daguenet n'eut pas une vie très longue, et le fils unique, qui leur fut resté, mourut à 20 ans. M. Daguenet fut inconsolable et, dans sa haute piété, il songeait à la réunion éternelle des cieux. Lorsque sonna l'heure de la retraite, il revint à Granville, et il choisit cette demeure, voisine de l'hôtel Cocardière, qui lui rappelait un cher passé, et en face de la pointe de Cancale, derrière laquelle son cœur contemplait le cimetière de Saint-Malo, où reposait sa femme et son fils. Suivant son désir, sa dépouille mortelle fut inhumée dans leur tombe.

Au N° 49 de la rue Notre-Dame, l'Hôtel du Bingard
où résida M. Pierre Le Rond.
À droite, le Tribunal de Commerce dont il fut le président.
(Le Tribunal de Commerce est devenu le *Théâtre de la Haute-Ville*)

Photo J. de Laborderie 2016

7

Les chaises à médaillon de M. Le Rond

Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

[M. Le Rond] fut anobli par Louis XVIII, et, en sa qualité de Président du Tribunal de Commerce, il reçut pour armes parlantes des balances de justice d'argent sur champ d'azur. À ce moment, il meublait sa nouvelle demeure. La mode était aux chaises à médaillons historiés ou sculptés, et il choisit son blason pour sujet de ces médaillons du dossier des chaises de la salle à manger. Les Granvillaises, nées malignes, et beaucoup plus sensibles aux armements maritimes, qui les font vivre qu'aux insignes nobiliaires, auxquels elles ne connaissent rien et qu'elles appellent des images de village, disaient en regardant ces chaises exposées chez l'ébéniste : « As-tu vu Marie-Jeanne, Moussieu Le Rond, à qui le roi a donné des balances d'argent ? Ce bon moussieu en est si content qu'il les met partout jusqu'au… bas du dos de ceux qui mangent chez lui. »

Au N° 11 de la rue Saint-Jean,
résida Mme Boisnard

Photo J. de Laborderie 2016

Au N° 8 de la rue Saint-Jean,
l'Hôtel Le Marié des Landelles
où résida Mme de Laforterie,

Photo J. de Laborderie 2016

8

Mme Boisnard et Mme de Laforterie

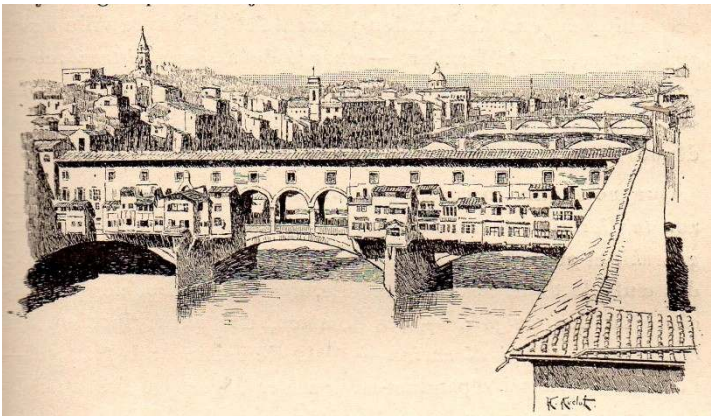
Notes pour servir à l'histoire de Granville,
Revue de l'Avranchin, 10, 1900-1901 et 11, 1902-1903.

[L'hôtel Le Marié des Landelles] fut la résidence, jusqu'à sa mort en 1869, à l'âge de 75 ans, de Mme Émile de Laforterie, née Le Marié des Landelles, et un centre de société aussi aimable que distinguée. […]

M. Constant Boisnard Grandmaison (1778 1854) et Mme Boisnard née Deschamps du Manoir (1788-1869) en avait fieffé[1] le premier étage avec des dépendances, et leurs deux familles s'y donnaient rendez-vous et y trouvaient le charmant accueil des maisons d'autrefois toujours ouvertes à leurs relations.

Cousines-germaines par leur mari et amies de cœur, Mme Boisnard et Mme de Laforterie profitaient de leur voisinage pour se voir souvent. Elles se suivirent dans l'éternité à un mois de distance, et, dans les derniers temps de leur vie, incapables de sortir, elles échangeaient quelques signes et quelques paroles de leurs fenêtres respectives, à travers la rue assez étroite en cet endroit.

[1] M. et Mme Boisnard avaient, de fait, la jouissance de ce premier étage. NDR



Le Ponte Vecchio à Florence

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot,

9

Une curiosité chez Don Messeri : le *stoppeto*

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, I (1872).

En novembre 1869, en route pour Rome, l'abbé Deschamps fait étape à Florence. Il loge chez Don Messeri, curé de San Gaetano et y découvre l'usage du *stoppeto*.

Le pendant du *scaldino*[1], c'est le *stoppeto*, petit paquet de cire filée et pelotonnée sur une carte, dont on ne se sert en France que dans les églises, pour allumer les cierges, mais qui est ici d'un usage universel et journalier. Nulle part on ne s'en sert davantage que chez Don Messeri, à cause des longs corridors et des hauts escaliers de S. Gaetano, dans lesquels on ne reconduit pas les visiteurs. On leur donne un petit bout de *stoppeto*

[1] Vase de terre, empli de braise, muni d'une anse pour le passer au bras. NDR

pour se guider. *Diavolo di stoppeto* ! J'en ai oublié un dans ma chambre, et il a manqué mettre le feu. Le hasard, ou plutôt la Providence a voulu qu'Alessandra y entrât pour fermer les volets, et elle l'a trouvé tout en flammes sur ma table de travail, où, par une grâce spéciale, aucun papier n'a été endommagé.

10

La patience des Florentines

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, I 1872).

La patience est une vertu ou un défaut du caractère des Italiens, dont la vivacité se consume en paroles. De ma fenêtre, j'admire la patience des femmes, logées à des quatrième et cinquième étages, et qui, plutôt que descendre, aiment mieux, à l'aide d'un mécanisme primitif d'une corde fixe, sur laquelle une autre fait mouvoir une poulie, puiser de l'eau, de cette hauteur, dans un tout petit vase de fer-blanc, de sorte qu'il leur faut un temps considérable pour arriver à remplir une cruche ordinaire.

11

Les malheurs de Mme C...

Lettre du 5 mai 1880 à sa cousine Thérésa.

J'ai appris la mort d'une de mes relations avranchines, Mme A. C... Quelle tragédie que cette existence, en dépit de sa grande fortune ! Le Dr C..., frère de son père, s'éprit de sa beauté, lui fit donner de l'éducation, et l'épousa. Ils étaient d'une famille de laboureurs du Val St. Père ; mais le docteur avait amassé une grande fortune et s'était bâti le joli castel du Ragotin à la sortie de la ville, sur la route de Pontorson. Ils eurent deux enfants, et Mme C... resta veuve de bonne heure. Sa fille mourut à 18 ou 20 ans, quand on parlait d'un mariage avec M. Simon. Son fils perdit la tête et fut mis dans une maison de santé. Il allait bien et sa mère était arrivée pour le reprendre, quand un autre malade lui donna un coup de pincette sur la tête, dont il mourut, de sorte qu'elle ne ramena que sa dépouille dans la chapelle qu'elle avait fait construire dans le cimetière d'Avranches. Elle avait toujours été un peu romanesque, et ces chagrins lui détraquèrent le cerveau. Elle s'imaginait qu'on voulait l'empoisonner et elle faisait enterrer dans son jardin ses repas au lieu de les manger. Elle tenta même de se jeter dans le puits. Ce que voyant, ses parents la mirent en curatelle, et placèrent près d'elle, comme dame de compagnie, une Sœur du Carmel. Elle ne

recevait plus personne. Dans ses derniers séjours, elle venait le dimanche à la messe de 8 heures, que je disais à Saint-Saturnin pour faire plaisir au bon curé. Je la saluais sans lui parler, et son air de tristesse et de malaise donnait à comprendre qu'elle avait conscience de son état. Il y avait très longtemps qu'elle avait loué le Ragotin et qu'elle habitait une belle maison de boulevard du Sud.

12

Un bambino *amoureux cuit*

De Naples, le 10 mars 1880, lettre à Thérésa.

Alors que Mgr Deschamps du Manoir résidait à Naples depuis cinq ans, la marquise de Léziart y séjourna à plusieurs reprises. Voici une anecdote survenue lors d'un de ses séjours.

La marquise de Léziart avait à son hôtel le duc et la duchesse della Verdura avec leur petit-fils, charmant enfant de dix ans, d'une beauté extraordinaire et toute scripturale par sa régularité ; car, soit dit en passant, cette pureté des lignes est un privilège de type italien qui manque souvent chez nous : par exemple, le nez est souvent en France irrégulier et laid ; ici, au contraire, il est d'ordinaire d'une grande régularité. Au même hôtel, habitent depuis plusieurs années une générale Russe avec sa fille, dont tout le monde admire la beauté, sans qu'elle ait encore réussi à trouver un mari, en dépit de toutes ses œillades probablement parce qu'on croit la dot mesquine. Les deux derniers jours de leur séjour, le duc et la

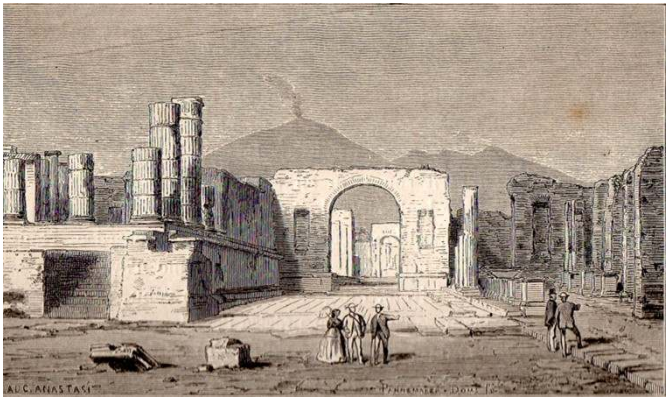
duchesse se plaignaient de la tristesse de leur petit-fils qui ne mangeait ni ne dormait. Qui l'aurait pensé ! Il était amoureux cuit de la Russe. Cela promet. La marquise l'avait deviné, en voyant à table les extases du bambino.

Péripéties de voyage

Péripéties de voyage

Table des extraits

Incident à Pompéi
Florence, insupportables vexations
Entre Bologne et Venise
Un voyage enchanteur mais mouvementé.
De Capri à Naples à la rame
Un garibaldien de la pire espèce
En pèlerinage vers Mugnano...



Pompéi

Promenades en Italie
Abbé ROLLAND, Tours, Mame, 1876

1

Incident à Pompéi

Trois mois en Italie, IV (1868).

Au cours de l'été 1867, l'abbé Deschamps découvre l'Italie. Avec l'un de ses amis, il se rend à Pompéi…

Un vieux Napolitain nous donna à la gare un échantillon du caractère national. Il assaillit nos Excellences et nos Seigneuries de politesses jusqu'à essuyer, malgré nos dénégations, nos chaussures poudreuses avec son mouchoir de poche. Nous savions bien que la conclusion de ces bons offices serait l'éternel refrain de la *buena mano.* En attendant le convoi de Sorrente, Émile alla chercher à un petit restaurant voisin des fruits et des gâteaux. Notre homme, qui avait envie de nous écorcher tout vifs en nous vendant du vin aigre et quelques provisions gâtées, ne se posséda plus quand il vit son espoir trompé, et sous le prétexte qu'il était le maître de la gare, il se précipita aux fenêtres que nous avions fermées, et les ouvrit à deux battants de tous les côtés. Émile, vif comme la poudre, et impatient de toute injustice et de toute impertinence, le repoussa vertement et referma les fenêtres, pendant que je me dirigeais vers le bureau

des employés. Notre Napolitain crut que j'allais porter plainte de son impertinence, et subitement radouci par la double crainte d'une correction corporelle de la part d'Émile et d'une mercuriale du chef de gare, se retira prestement en nous faisant de très humbles excuses en nous priant de rester dans la salle d'attente. Voilà le caractère napolitain, fanfaron, mendiant, sans bravoure et sans dignité, mais aussi sans perversité, qui gémit des révolutions et n'ose pas chasser les révolutionnaires.

2

À Florence, au motif du choléra, d'insupportables vexations

Trois mois en Italie, VI (1868)

Nous arrivâmes à Florence le 1er juillet, vers midi, avec deux heures de retard, à cause du nombre de wagons et de l'affluence des voyageurs. Les Piémontais, vexés du succès des fêtes, qu'ils regardaient comme une protestation contre leurs envahissements, voulurent, en attendant mieux, en tirer une vengeance puérile, et, sous prétexte que le choléra sévissait à Rome, ils soumirent les voyageurs à des fumigations répétées à Florence, Bologne, Padoue, Venise et Turin.

À Padoue, par une exception inqualifiable, on n'en gratifia que les prêtres français, reconnaissables à leur rabat. Aussi j'arrachai le mien que j'avais remis au sortir de Rome à la place du Collaro, et je le laissai dans la salle des fumigations pour ne pas le reprendre. À Florence, on avait ajouté aux fumigations des aspersions pour les malles avec je ne sais quelle drogue, qui enlevait la couleur des étoffes. Je m'en aperçus à temps pour sauver de ce guet-apens la plupart de mes effets.

En devenant la capitale du royaume d'Italie[1], *Firenze la bella* est devenu le centre de toute une population flottante sans aveu et sans foi, qui regarde les étrangers comme des épaves jetées à sa merci. Les *facchini*[2], les marchands et les ouvriers dont j'eus besoin étaient d'impudents coquins dont la mauvaise foi oubliait même de sauver les apparences, tant ils étaient dominés par l'amour du lucre *per fas et nefas*[3]. Je ne sais si ce fut la nécessité de lutter contre ces convoitises désireuses de s'annexer ma bourse, et cette certitude de me trouver au milieu d'une ville où se rencontre l'écume d'une société en fermentation, mais je ne me plus pas à Florence et j'en partis avec plaisir le surlendemain : «*Vivat Mascarillus fourbum imperator*» [4]

---

[1] Dans l'histoire de la construction de l'Unité Italienne, Florence fut, entre 1865 et 1870, la capitale du royaume. NDR
[2] Porteurs. NDR
[3] Par tous les moyens possibles. NDR
[4] Référence à la fourberie des valets dans les comédies de Molière. Ces mots en latin approximatif sont prononcés par Mascarille dans *l'Étourdi*. NDR

3

Entre Bologne et Venise

Trois mois en Italie, V (1868)

À Bologne, on change de wagon et la ligne de Venise passe par *Ferrara*, avec son château aux quatre tours, —traverse le Pô, qui est très large, — Rovigo — aux clochers élancés, *l'Adige*, frais et limpide, Padova la *Dotta*, Padoue la Savante, que couronnent des tours, des dômes et des aiguilles, et que protège son grand saint Antoine, *IL SANTO*. Là nous perdîmes la compagnie de deux italiens, sales et simples au possible, quoique appartenant à la société, qui nous voulaient faire accepter du chocolat à moitié fondu dans leur poche, et qui respiraient un petit flacon d'eau de Cologne, comme quelque chose de rare, probablement parce que les essences étrangères sont chères dans la Péninsule.

San Remo

Autour de la Méditerranée, Les côtes latines,
L'Italie de Vintimille à Venise
Marius BERNARD, Paris, H. Laurens, 1894,
Illustrations H. Avélot,

4

Un voyage enchanteur mais mouvementé.

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872, I (1872).

En novembre 1869, l'abbé Deschamps est en route vers Rome. Il doit préparer la venue de son évêque qui y arrivera en décembre pour l'ouverture du concile de Vatican.

Le 2 novembre, il quitte Gênes et prend le train en direction de Pise. Il nous raconte ce voyage haut en couleurs.

La Riviera di Levante est une route enchanteresse avec ses monts boisés et couverts de villas, et avec ses ports de mer, qui mirent leurs édifices dans les eaux de la Méditerranée. C'est Nervi, une des plus délicieuses résidences des environs de Gênes ; c'est Santa Margherita, c'est Chiavari. Là, nous montâmes en diligence pour voir, tout le jour, se succéder les plus admirables perspectives, jusqu'au coucher du soleil à six heures du soir, en arrivant au sommet de la côte qui domine *la Spezia*. Les neiges des Apennins reflétaient des couleurs roses, vives et variées, telles qu'aucune palette ne pourra jamais en reproduire la beauté ni l'éclat. Parmi les sites les

plus frappants, je me rappelle Sestri di Levante, riant port de mer, et un couvent, juché sur la montagne, d'où il domine le pays, dans une situation qui inspire et exalte.

Le transbordement de la diligence dans le chemin de fer, à *la Spezia*, fut quelque chose d'insupportable. Quoique nous fussions en retard et au risque de nous faire manquer le train, pour la plus grande joie des hôteliers, la diligence, au lieu de nous conduire directement à la gare, s'arrêta à son bureau, pour y déposer bagages et voyageurs, qu'un omnibus reprit aussitôt pour se rendre à la *Stazione*. Sans parler de l'ennui de ce changement de voiture, c'est manger son bien en pièces de quatre sous. Alors à chaque relais, on changeait de postillon, et, avant de partir, aucun ne manquait à venir vous souhaiter *buon viaggio*, pour recevoir une *buona mano* ; puis il fallait à la Spezia des *buone mani* aux *facchini* qui déchargeaient et à ceux qui rechargeaient les bagages, sans oublier ceux du chemin de fer, qui les portaient ou les inscrivaient. Quel ennui et quelles quémanderies !

À huit heures et demie nous arrivions à Pise, all' Albergo della Minerva, voisine de la gare ; hôtel nouveau tenu par un quasi français, poli et complaisant.

5

De Capri à Naples à la rame

Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872), *Naples.*

À dix heures, nous nous embarquâmes pour Naples sur le bateau la *Villa di Capri*, chargé de limon[1] et de cailles[2]. Il y avait une quinzaine de passagers, gens du peuple, qui étaient venus à la fête. Une grosse napolitaine, qui avait pu être jolie avant que ses dents fussent longues, jaunes et ébréchées, plaisantait et riait à gorge déployée avec un jeune tailleur, qui faisait le beau, au milieu de quatre ou cinq ragazze[3] de la même société. La mer était unie comme une glace, et il fallu aller à la rame jusqu'à la hauteur de Sorrente, où une brise légère permit de naviguer à la voile. Nous

[1] L'île de Capri était renommée pour la qualité de cette exceptionnelle variété de citron utilisée dans la fabrication du limoncello. NDR

[2] L'Île de Capri fut également connue pour le grand nombre d'oiseaux y séjournant, en particulier les cailles. NDR

[3] Jeunes filles. NDR

.

n’arrivâmes à Naples qu’à cinq heures du soir, enchantés d’une telle journée sous ce beau ciel, sur cette mer d’azur, au milieu de ce golfe qu’on ne louera jamais assez, et où le Vésuve produit l’effet d’un atelier de l’enfer, jeté dans le paradis terrestre.

6

Un garibaldien de la pire espèce

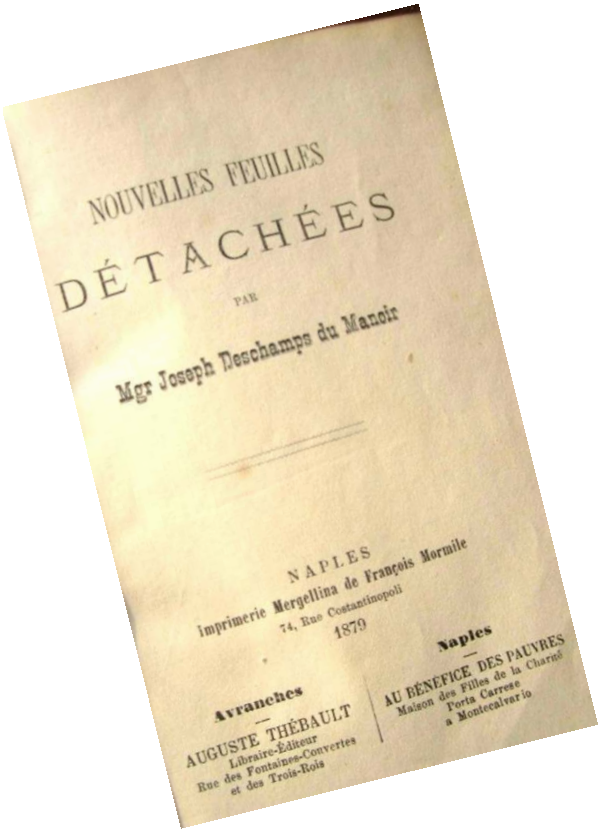
Souvenirs de France et d'Italie, 1867-1872 (1872).

En juillet 1870, Mgr Deschamps du Manoir voyage en train entre Bologne et Gênes.

À Reggio, nous prîmes un garibaldien de la pire espèce. C'était un petit homme gras, court, rougeaud et bourgeonné, faisant du bruit comme quatre, et voulant parler avec ses compagnons de voyage, savoir leur histoire, et fronder [1] leurs convictions. Nous n'étions que deux dans le wagon, un italien déjà âgé et de fort bon air et moi, auquel il s'adressa tout d'abord. Je lui répondis en français, sans paraître comprendre l'italien. Il n'en continua pas moins son interrogatoire ; alors j'ouvris mon bréviaire. Aussitôt, il se retourna vers un homme d'affaires qui l'accompagnait, et se mit à se moquer de la religion. Ce compagnon, malgré son infériorité et sa dépendance, s'abstint de l'approuver. Alors cet énergumène commença à bailler bruyamment, à pousser des cris d'oie, à se tirer à quatre. Puis il chercha à lier conversation

[1] Critiquer, engager la polémique. NDR

avec l'autre voyageur, qui brisa court avec lui. Se trouvant ainsi seul de son bord, il fit voir à son compagnon les bagues, chaînes et épingles dont il était couvert, et nous atteignîmes Borgo San Domino, où il descendit. L'autre voyageur me dit alors que c'était un *signor cavaliere. Bello cavaliere da Lupi*[1].


NOUVELLES FEUILLES
DÉTACHÉES
PAR
Mgr Joseph Deschamps du Manoir
NAPLES
Imprimerie Mergellina de François Mormile
74, Rue Costantinopoli
1879
Avranches
AUGUSTE THÉBAULT
Libraire-Éditeur
Rue des Fontaines-Couvertes
et des Trois-Rois
Naples
AU BÉNÉFICE DES PAUVRES
Maison des Filles de la Charité
Porta Carrese
a Montecalvario

[1] Littéralement : *Chevalier, beau chevalier de loup.* NDR

8

En pèlerinage vers Mugnano…

Nouvelles Feuilles détachées, I (1879)

Situé dans la Campanie septentrionale, non loin de Naples, Mugnano n'était qu'un village charmant, mais ignoré au milieu de tant d'autres villages enchanteurs. Le 10 août 1805, en l'enrichissant des reliques de sainte Philomène, l'évêque du lieu l'a fait sortir de son obscurité […]

Il y avait longtemps que je désirais vénérer les reliques de sainte Philomène […] mais différents obstacles m'avaient empêché de réaliser ce projet. En quittant Naples après un séjour, de cinq mois, à la fin de février 1873, je résolus, de concert avec Melle Camille Le M…, pieuse française, qui, depuis trente ans, habite souvent la Péninsule, d'accomplir une série de pèlerinages à Salerne, Mugnano, Foggia, Barry et Lorette.

Mugnano n'est qu'à dix-neuf miles de Naples il est facile d'effectuer en voiture ce pèlerinage dans une journée. Nous préférâmes prendre le chemin de fer de Nola, qui ne nous laissait plus que huit ou neuf kilomètres à parcourir en voiture, et nous permettait de continuer notre route pour Foggia : cette

combinaison fit échouer notre pèlerinage. Nous rencontrâmes en vagon[1] un employé de je ne sais quelle administration de Nola, lequel nous assura que nous serions contents d'une "locanda", où il nous conduirait. C'était un véritable bouge, renfermant un couple de chambres à cinq ou six lits, sales à faire peur. Nous demandâmes s'il n'y avait pas un hôtel ou une auberge plus convenable, et on nous montra une seconde locanda pire encore, s'il est possible, en nous disant que Nola est en dehors de tout commerce, de tout passage de voyageurs, qu'elle est occupée uniquement de ses intérêts agricoles, et que les seuls étrangers à y séjourner sont quelques paysans attardés, qui se contentent de ces "locande". Cela nous parut fabuleux, eu égard à la population, qui, compris les faubourgs ruraux, est de quatorze mille âmes. Si nous avions pensé que cette ville est dotée d'une nombreuse garnison de cavalerie, nous n'aurions pas été dupes de ces renseignements intéressés, et nous aurions cherché et trouvé un meilleur hôtel. Il se faisait tard ; la route de Mugnano était trop peu sûre pour que nous nous y hasardassions à cette heure avancée ; d'un autre côté il était impossible de rester dans ces gîtes d'une malpropreté infecte. Il nous fallut donc renoncer à notre pèlerinage, et reprendre le chemin de fer pour Caserta.

[1] Forme ancienne de *wagon*. NDR

Trois témoignages d'histoire et de société

La Fosse-Hingant
L'évasion du Chevalier des Touches
Récit d'une Grand'Tante

1

La Fosse-Hingant

Extraits de *Feuilles détachées,*
1ère partie, Voyages et descriptions, V,
Saint-Malo et Saint-Servan

Entre 1852 et 1859, Joseph Deschamps du Manoir effectue plusieurs voyages en compagnie de sa grand-mère Rosalie née La Houssaye, veuve de Nicolas Antoine Girard.

Au cours de l'un de ces voyages, sa grand-mère souhaite revoir le cadre qui fut, pendant quelques temps, celui de son enfance, alors qu'elle était pensionnaire d'une institution religieuse à Saint-Malo. Les jours de congé, elle était accueillie, par une famille amie de ses parents, la famille Desilles.

Dans ce récit, Joseph Deschamps du Manoir évoque plusieurs événements tragiques qui, pendant la tourmente révolutionnaire, ont douloureusement marqué les esprits et la mémoire de certaines familles.

À travers ses écrits, Joseph Deschamps du Manoir manifeste toujours clairement son attachement à la société de l'Ancien Régime et sa fidélité à la cause royaliste. Cet extrait en est un témoignage.

Sont évoqués, dans ces extraits, deux épisodes qui ont marqué l'histoire de cette époque..

Le premier s'est déroulé en 1790. L'Histoire l'a retenu sous le nom de "L'affaire de Nancy", la mutinerie d'un régiment très durement réprimée. Le second se situe à la charnière des années 1793 et 1794. C'est la fin tragique du marquis de la Rouërie et la traque de ses partisans royalistes[1].

[1] Voir les notes de contexte pages 174 et 178. NDR

Château de La Fosse-Hingant à Saint-Coulomb

G.F. Collection Coulard, Cancale

Aux mois de juillet 1855 et 1856, je retournais à S. Malo en compagnie de ma vénérée Grand'Mère[1]. Elle n'était pas revenue en ce pays depuis le temps de son éducation au Couvent de Ste-Anne qu'elle quitta quand la Révolution le ferma. Elle avait toujours désiré de revoir un pays, dont elle gardait un souvenir cher et présent, et jamais elle n'avait eu l'occasion d'effectuer ce voyage.

La famille Desilles de Silly avait longtemps habité Granville, où leur hôtel occupait l'angle des rues S. Jean et du Parvis-Notre-Dame. Voulant faire le commerce des armements maritimes, ils abandonnèrent la Normandie, où tout commerce était une dérogeance[2], et s'établirent à Saint-Malo, parce qu'en Bretagne quand un gentilhomme voulait se faire armateur, il lui suffisait de déposer son épée au Parlement pour aller la reprendre, quand il se retirait des affaires avec honneur. Au siècle dernier, Granville ne possédait aucune bonne maison d'éducation, et les communications avec les villes de l'intérieur étaient rares et difficiles à cause du mauvais état des routes. C'est pourquoi Mme Desilles engagea les parents de ma Grand'Mère à la mettre au Couvent de Ste-Anne.

---

[1] Forme ancienne pour *grand-mère*. NDR

[2] Selon les règles de l'Ancien Régime, si un noble exerçait des activités de commerce, il perdait les privilèges associés à son rang. NDR

André Desilles
et la mutinerie de Nancy.

Les faits se déroulent à Nancy, entre le 5 et le 31 août 1790. Depuis plusieurs mois, l'armée française était le lieu d'actes d'insubordination souvent causés par des problèmes de soldes non payées ou d'avancements bloqués.

Trois régiments constituaient la garnison de Nancy : le régiment suisse de Chateauvieux, le régiment Mestre de Camp Général et le régiment du Roi auquel appartenait André Desilles. Les soldats n'ayant pas réussi à obtenir leur solde emprisonnent leurs officiers dont le général de Malseigne qui avait été envoyé par le général La Fayette pour rétablir l'ordre.

Le 16 août, M. de La Tour du Pin fait voter par l'Assemblée Constituante un décret prescrivant de sanctionner les soldats en rébellion à Nancy. Deux jours après, le général La Fayette donne l'ordre de réprimer la révolte. Le 31 août, en quelques heures, avec trois à quatre mille hommes et huit pièces d'artillerie, le marquis de Bouillé vient à bout de cette révolte. Les combats font près de cinq cents morts.

C'est en essayant de s'interposer entre les soldats de son régiment et les troupes de Bouillé que l'officier André Desilles reçoit un coup mortel. La répression de cette révolte est terrible : 41 condamnations aux galères, 42 pendaisons, l'un des soldats du régiment suisse est même condamné au supplice de la roue.

En janvier 1791, l'Assemblée constituante organisa une souscription publique pour qu'un tableau immortalise le geste du lieutenant Desilles. Ce tableau, œuvre du peintre Le Barbier, a pour titre : *Le courage héroïque du jeune Desilles, le 31 août 1790.*

À Paris, les événements de l'année 1791 vont faire évoluer les esprits. En juin, d'abord, c'est sur le conseil du marquis de Bouillé que le roi tente de rejoindre l'étranger. Cette tentative de fuite est perçue comme une trahison. Puis en octobre, des officiers, impliqués dans la répression de la mutinerie de Nancy, manifestent ouvertement, à Belfort, leur attachement à la royauté. Le vent a tourné… La trahison a définitivement changé de camp. À l'Assemblée, le Jacobin Collot d'Herbois obtient la réhabilitation des insurgés de Nancy.

Après une marche de vingt-cinq jours depuis le bagne de Brest, les insurgés de Nancy font, le 15 avril, une entrée triomphale à Paris. Leur bonnet rouge de bagnard, assimilé plus tard à un symbole antique de libération, deviendra l'emblème de la Révolution.

NDR

Deux sœurs de M. Desilles, Mme Saint-Malo et Mme Sainte Félicité, y étaient religieuses, et elles eurent pour ma Grand'Mère des soins maternels. La petite Rosalie ou plutôt la petite Rose, comme on l'appelait par allusion à son éclat, était si douce, si aimable et si belle, qu'elles voulurent envoyer son portrait à sa famille, et ce portrait, suivant les idées mythologiques alors en faveur, même dans les couvents, la représente en Diane Chasseresse, avec un carquois, une flèche à la main et un croissant dans ses cheveux relevés et poudrés. Tous les jours de congé, Mme Desilles faisait sortir chez elle la jeune pensionnaire, l'hiver à son hôtel de la rue de l'Épine et, l'été, à son château de La Fosse-Hingant en Saint-Coulomb, près de Cancale.

Après quelques soixante ans, ma Grand'Mère trouva bien des changements à Saint-Malo, dont elle avait gardé un souvenir fidèle. Le couvent de Ste-Anne est en partie détruit, et ce qui en reste a été converti en maison d'ouvriers. Le palais épiscopal, qui touchait au couvent, a également disparu ; le port a subi des améliorations et des agrandissements, et toutes les personnes qu'elle avait connues ne sont plus.

Le lieutenant André Desilles
1767-1790
mortellement blessé lors de la
mutinerie de Nancy

Les exécutions qui ont suivi la mutinerie de Nancy.

Mais l'hôtel Desilles, avec ses trois étages, ses quatre fenêtres de front et ses deux portes cochères, est resté ce qu'il était ; seulement la façade a reçu une plaque de marbre noir portant cette inscription :

«*André Desilles est né en cet hôtel le 7 mars 1767* » Pauvre André ! Il s'était arrêté quelques jours à Granville chez mes arrière-grands-parents, alors qu'il se rendait à Nancy, où l'attendait une mort glorieuse mais trop prématurée ! À peine âgé de 23 ans, le 31 août 1790, il tombait victime de la discipline militaire et martyr de l'obéissance au souverain. Combien noble et touchante est la lettre que le Roi Louis XVI écrivit en cette circonstance à M. et Mme Desilles! Il leur envoyait en même temps son portrait et celui de la reine, comme témoignage juste de sympathie pour leur douleur et de gratitude pour le dévouement d'André.

Bien que passée en des mains étrangères, La Fosse-Hingant n'a pas subi de changements notables, si ce n'est que les anciens jardins à la Française ont pris l'élégance moins symétrique et plus pittoresque des parcs anglais. Quand nous visitâmes cette demeure en 1855 et en 1856, le propriétaire M. Lejoliff, de Cancale, dont j'ai appris la mort depuis, nous la laissa voir en grand détail avec une amabilité pleine de courtoisie. L'étang, les ruisseaux, les bosquets, rien n'est changé.

Le fabuleux destin d'Armand Ruffin de La Rouërie.

(1751-1793)

Il est impossible, en quelques lignes, de rendre-compte de la vie à la fois romanesque, brillante, ardente et tumultueuse de ce fervent royaliste que fut Armand-Charles Ruffin, marquis de la Rouërie.

Ce résumé peut permettre de situer le personnage dans l'environnement de la famille Desilles dont il est question dans l'extrait ci-contre.

Sous le nom de *Colonel Armand*, ce breton, originaire de Fougères, prend part aux combats pour l'indépendance américaine. De retour en France, il s'active pour la défense des droits particuliers de la Bretagne face aux lois révolutionnaires visant à les supprimer. Déçu par l'échec de ses interventions, il crée en 1791 l'*Association bretonne* destinée à lever une armée pour combattre la Révolution. Cette tentative d'insurrection préfigure les soulèvements contre-révolutionnaires qui interviendront dès l'année suivante et sont connus sous le nom de *Chouannerie*.

Le quartier général de *l'Association bretonne* se trouve être le château de la Fosse-Hingant, propriété de la famille Desilles. Plusieurs réunions décisives s'y sont déroulées.

En septembre 1792, trahi par l'un de ses associés, le docteur Chevetel, le marquis de la Rouërie est recherché par la garde nationale révolutionnaire.

Traqué pendant plusieurs mois dans la campagne bretonne, il se réfugie au château de La Guyomarais où, malade et désespéré, il décède le 31 janvier 1793.

NDR

En entrant dans le salon : « Ah ! s'écria ma Grand'Mère c'est bien le salon d'autrefois, aux meubles près. C'est à cette place que travaillait Mme Desilles. Voilà l'encoignure où Mme de La Fonchais déposait sa harpe. Cette petite salle servait d'atelier d'armurerie à M. Desilles ».

Quel contraste entre ce riant castel, au fond d'une cour d'honneur et entouré de jardins, qui en font une fraîche oasis de verdure et de fleurs, et les événements lugubres qu'il rappelle ! La Fosse-Hingant devint un des centres de la conspiration royaliste qu'organisa avec tant de persévérance et d'habileté le marquis Armand Tuffin de la Rouërie. Il avait pris part à la guerre de l'Indépendance, et s'était rendu célèbre en Amérique sous le nom de Colonel Armand. « Il était élégant de taille et de manière, dit M. de Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*, brave de mine, charmant de visage, il ressemblait aux portraits de jeunes Seigneurs de la Ligue. »

Le marquis de la Rouërie
(alias *Colonel Armand*)
dans son uniforme de Dragon
au service du Général Washington
pendant la Guerre d'Indépendance.

Portrait de Charles Wilson Peale
peint en 1783
exposé à la Société historique
de Pennsylvanie à Philadelphie

Mort à La Fosse-Hingant, il fut exhumé, reconnu, et causa le malheur de ses hôtes et de ses amis. La caisse et les papiers des royalistes avaient été déposés dans le jardin au pied d'un chèvre-feuille, et la trahison d'un domestique, réputé fidèle, les livra aux républicains.

Aucun membre de la famille Desilles ne s'était séparé de la bonne cause, et Picot de Limoëlan, frère de Mme Desilles, avait secondé le Marquis de la Rouërie avec zèle et prudence. La jeune fille de M. Desilles monta sur l'échafaud révolutionnaire, à la place de sa belle-sœur dont, par un sublime effort d'amitié, elle avait usurpé le nom. Avant de mourir, elle écrivit à ses sœurs Mme de Virey et la belle et sympathique comtesse d'Alérac [1] une lettre sublime pour leur recommander ses deux enfants.

Mme de Virey mourut jeune, et la Comtesse d'Alérac, qui n'a eu qu'une fille, Mme de Gibon, recevait de ses neveux le doux nom de mère. Ses funérailles furent l'occasion d'une manifestation. Tout le pays se leva pour honorer dans cette noble femme le dévouement à la cause royale.

[1] Morte le 22 décembre 1858, chez les Dames de la Retraite à Redon, à l'âge de 91ans.

2

L'évasion du Chevalier des Touches

Extraits de *Feuilles détachées, 1ère partie, Voyages et descriptions, XVI, Coutances.*

Au N°45 de la rue Saint-Jean, maison de la famille des Touches.
Elle fut un lieu de rencontres et de transit pour les Chouans.
C'est dans une alcôve du premier étage que le Chevalier des Touches
fut découvert et arrêté, le 3 juillet 1798.

Photo J. de Laborderie 2016

L'épisode que nous raconte ici Joseph Deschamps du Manoir se déroule pendant la Révolution Française dans les années qui furent marquées par le soulèvement armé de la Vendée. Le Chevalier des Touches fut un personnage emblématique de cette période.

Jacques des Touches, une figure de la Chouannerie (1780-1858)

Jacques des Touches de la Fresnay naquit le 9 février 1780 d'une famille d'armateurs de Granville. Pendant la période révolutionnaire, très jeune encore, il se met au service de la cause royaliste. Naviguant entre Granville et Jersey il assure de nombreuses missions en liaison avec les émigrés.

Dénoncé par l'un de ses marins, le flibustier Michel Quintal, il est arrêté. Incarcéré d'abord à Avranches il est ensuite détenu à Coutances où il arrive le 15 brumaire an VII (6 novembre 1798).

Il s'évade dans la soirée du 21 pluviôse an VII, c'est à dire le 9 février 1799, grâce à l'intervention audacieuse d'un groupe armé de Chouans. C'est cet épisode qui nous est raconté ici par Joseph Deschamps du Manoir. Dans les années qui suivirent, depuis Jersey où il s'était fixé, Jacques des Touches poursuivit ses activités de coursier au service de la cause royaliste, Bientôt, des doutes s'installent concernant sa santé mentale. Le gouvernement britannique décide alors de le placer dans une maison de santé. En 1823, il est de retour en France ayant, semble-t-il, recouvré la santé. Mais, trois ans plus tard, il est de nouveau interné à Caen, à l'asile du Bon Sauveur où il décède le 18 mai 1858.

La vie tumultueuse de ce personnage est le sujet du roman que Jules Barbey d'Aurevilly publia en 1864 sous le titre *Le Chevalier des Touches.*

NDR

Sans doute parce que la vie tourmentée de Jacques des Touches était déjà, à son époque, le sujet de récits souvent controversés, en ce qui concerne son évasion de la prison de Coutances, Joseph Deschamps du Manoir nous précise ses sources. Il s'agit d'un ouvrage de Léopold Quesnault, sous-préfet de Coutances à l'époque des faits : *Recherches historiques et Archéologiques sur la Basse-Normandie, le Vivarais et le pays Chartrain*.

[…] M. Quesnault donne le résumé de cet audacieux coup de main, d'après les archives de la Cour d'assises de la Manche, de l'administration départementale et de l'Hôtel-de-Ville de Coutances, dont il publie de nombreuses pièces.

À dix-huit ans, il est Coursier au service de la cause royaliste

[…]

Jacques des Touches servait d'intermédiaire entre les émigrés et les Chouans. Les émissaires que les émigrés envoyaient à Jersey, pour correspondre avec leurs frères d'armes du continent, débarquaient le plus ordinairement sur les côtes désertes de Carolles, de St-Jean-le-Thomas, traversaient la lande de Beauvais, coupaient la route d'Avranches dans les parages de Sartilly, parcouraient les campagnes désertes et boisées de la Rochelle, Champcervon et Subligny, se reposaient à Plomb au manoir solitaire de M. Masselin-La Foulerie, tout dévoué à la cause royale, et de là s'abouchaient avec

Mme de Clinchamp à Avranches, dont la maison était le trait d'union de la Normandie avec le Maine, la Bretagne et la Vendée, et qui consacra toute sa fortune pour une cause qu'elle ne put faire triompher, mais dont elle vit le succès quinze ans plus tard. Cette route fut parcourue bien des fois par M. des Touches et par des granvillaises dévouées au parti royaliste. Entre toutes, il en fut une, Melle Letourneur, connue sous le nom de guerre de *Pipette*, qui s'acquit avec justice une réputation de fidélité intelligente et de dévouement à toute épreuve. Aussi se trouva-t-elle mêlée aux événements les plus importants.

Condamné à mort, il est aux fers dans la prison de Coutances

[…]

Le Chevalier des Touches, à peine âgé de 18 ans, avait été dénoncé par le flibustier Michel Quintal, et à la réquisition du Contre-amiral Lacrosse, commandant de l'escadre de la Manche, il avait été incarcéré à Avranches, pour une correspondance qu'il entretenait, par Portbail et Carteret, sous le nom d'Auguste, avec le prince de Bouillon et les émigrés. On s'étonnera peut-être de voir des secrets si graves livrés à la merci d'un tout jeune homme : c'était la mort de son père qui lui avait laissé en héritage ce rôle important.

Pendant sa détention à Avranches, la prison fut incendiée par les Chouans, dans le but de le sauver, à la faveur du tumulte. Mais il était si bien gardé que ce coup de main ne put réussir.

Transporté à Coutances, Jacques des Touches y fut gardé avec un redoublement de surveillance, comme le raconte parfaitement M. Quesnault : « On l'avait mis au cachot et aux fers, et deux sentinelles se tenaient continuellement à la porte de son cachot.

Un poste nombreux gardait la prison : il se composait de troupes et de gardes nationaux, dont une partie avait à cette époque, à cause de la guerre, une organisation militaire. Il est vrai que par un hasard, auquel les amis des Chouans avaient peut-être contribué, la place n'avait que fort peu de munitions et n'avait d'autre garnison

que 30 hommes de troupes et sa gendarmerie ordinaire. Mais des colonnes mobiles parcouraient le pays, les passages de troupes étaient fréquents, et la poignée d'hommes qui étaient résolus à enlever des Touches, devait rencontrer, pour lui résister, des forces bien supérieures. Le rapport de l'Autorité municipale sur cet événement porte de 70 à 80 le nombre des hommes qui prirent part à ce coup de main ; la tradition et les récits de ceux qui l'ont tenté en réduisent le nombre à 12……. Il est possible qu'il ne soit entré que 12 Chouans à 9 heures du soir dans la ville, mais il avait dû s'en introduire quelques-uns dans la journée. »

Le récit d'un témoin oculaire, qui fut entendu dans l'instruction judiciaire sur cet enlèvement, corrobore cette observation. Mme de L…[1], qui, malgré ses 84 ans, conserve une mémoire merveilleuse, racontait, à ce sujet, ces jours derniers, qu'un groupe de royalistes stationnait devant sa maison, pour prêter main forte aux conjurés, dans le cas où l'enlèvement eût rencontré une résistance plus vive. Cette dame entendant ce bruit extraordinaire, ouvrit sa fenêtre, et une voix partant du groupe lui dit : « Ne craignez rien madame ; le coup est fait : des Touches est sauvé ! » […]

[1] Mme de Lalande-Louessy, décédée à Coutances en juillet 1869.

Son évasion

L'exécution de M. des Touches était fixée au 10 février. La veille, à 9 heures du soir, ses douze amis arrivent à Coutances. Sept se dispersent de divers côtés pour surveiller la ville, et, en cas d'alerte prévenir leurs compagnons. Les cinq autres, déguisés en volontaires, dit le rapport républicain, débouchent par la rue du Siège et se rendent à la prison, qui en est très voisine. Au *qui-vive* de la sentinelle, ils répondent : *citoyens*. Elle leur enjoint de passer de l'autre côté de la rue. Aussitôt l'un d'eux, qui était d'une force herculéenne — j'avais toujours entendu dire que c'était M. de la Valleinerie ; M. d'Aurevilly[1] dit que ce fut Juste Lebreton, — ; l'un d'eux saisit ce soldat à la gorge, et va le jeter à demi-étouffé sous le porche nord de la cathédrale. Les autres tuent de deux coups de feu le chien de garde de la prison et un grenadier, qui sortait du poste, puis ils ferment à double tour la porte du corps-de-garde, et se saisissent des clés du guichetier, qu'ils enferment. À ce moment, les sept qui parcouraient la ville arrivent les rejoindre. Ils entrent dans le cachot de des Touches, l'enlèvent précipitamment avec un autre de leurs amis, M. Duval, qui avait été condamné à 22 ans de fers, et les emportent sur leurs épaules sans prendre le temps de rompre leurs chaînes.

---

[1] Joseph Deschamps du Manoir fait ici allusion au roman que Jules Barbey d'Aurevilly publia en 1864 sous le titre *Le Chevalier des Touches*. NDR.

Tout ce bruit attire un lieutenant républicain, et il est étendu raide mort d'un coup de fusil. Les habitants de la ville, croyant à une incursion formidable, n'osent pas d'abord s'exposer à l'aventure dans les rues. Quelques municipaux et quelques gendarmes, rassemblés à la hâte, font une décharge sur les Chouans, et tuent un des douze. Après avoir déposé les prisonniers hors de la ville, les Chouans s'aperçoivent de la perte de leur camarade, et ont la témérité de revenir à la charge, et de chercher à enlever son corps. Mais la garde nationale arrivait sous les armes, de sorte qu'ils sont obligés de se retirer après avoir échangé quelques coups de feu. Ils placent leurs deux camarades sur des chevaux qui les attendaient, et se dirigent vers la mer par Bricqueville-la-Blouette aux cris de : *Vive le Roi* ! Cependant on se met à leur poursuite. Ils soutiennent vaillamment le choc des bleus, et pendant qu'ils leur livrent un combat acharné, les prisonniers arrivent à la grève, et s'embarquent sur le bateau frété pour les conduire à Jersey.

Dans ses *Notes pour servir à l'histoire de Granville,* parues en 1900, Mgr Deschamps du Manoir revient sur cet épisode apportant l'information que l'embarquement de Jacques Destouches pour Jersey ne fut possible que quelques mois plus tard.

Dans cette publication, Joseph Deschamps du Manoir évoque les maisons de campagne que les grandes familles granvillaises ne manquaient pas de posséder dans un rayon d'une à trois lieues. Il est question de la famille *de Preylambert,* apparentée à Jacques des Touches, disposant d'une propriété située à Bréville, où notre conteur situe cette bien singulière romance amoureuse du Chevalier des Touches.

[…]

Ce fut là que le Chevalier des Touches fut reçu par sa tante maternelle, après son enlèvement de la prison de Coutances. Ses libérateurs l'avaient emporté du côté de la mer, et le bruit s'était accrédité qu'il s'était embarqué pour Jersey. En réalité, le temps avait manqué pour fréter un bateau de confiance, et Jacques des Touches avait gagné en secret la demeure de sa tante, qui avait sept filles, avec lesquelles il resta confondu sous un travestissement féminin. Il ne put partir pour l'Angleterre qu'après que l'oubli se fût fait à son sujet. On dit qu'il avait eu son roman de proscrit en ce gynécée avec une de ses cousines, qui resta fidèle à ce premier amour, quoique l'intelligence du Chevalier dût commencer à se perdre dans la folie dès le temps qu'il était en exil : conséquence terrible des angoisses de sa condamnation à mort et des événements ultérieurs.

3

Récit d'une Grand'Tante

Feuilles détachées, troisième partie,
Histoire et littérature, IX

En introduction à cette histoire, Joseph Deschamps du Manoir évoque sa jeunesse à Avranches, où il fit ses études.

Dans ces années-là, il se rapprocha de sa grand-tante Reine-Monique avec laquelle il aimait converser. C'est ainsi qu'elle lui confia ces souvenirs qui constituent la trame de notre histoire.

Ce récit me reporte à une des époques les plus chères de ma jeunesse. Fille, sœur, épouse et mère d'officiers, belle, instruite et douée d'un rare sentiment des arts, ma Grand'Tante[1] avait mené une existence animée avant que la mort eût fait le vide dans son cœur et l'eût jetée dans une retraite absolue. Elle charmait sa solitude par la lecture et la musique, et, comme elle avait reporté sur moi quelque chose de son amour pour son fils, j'avais pour elle une vive affection et je résidais souvent chez elle.

Je me plaisais à lui faire raconter ses souvenirs, auxquels une diction distinguée et une voix harmonieuse donnait un puissant attrait. Nos soirées solitaires dans son petit salon tendu de soie et garni de meubles de velours bouton d'or, tout rempli de portraits et de souvenirs, finissaient toujours trop vite. Nous avions formé le projet de consigner par écrit ses évocations du passé, dans lesquelles je devais tenir la plume sous sa dictée. Ces pages sont les seules qui aient été écrites. Une

[1] Forme ancienne de *grand-tante*. NDR

longue absence de ma part et puis la mort de cette chère tante[1] donnèrent à ce projet le sort de tant d'autres, qui s'évanouissent avant terme. Ce récit parut dans le *Journal d'Avranches*, les 23 et 30 août 1863, il fut reproduit par le *Journal de Granville* au mois de juillet 1866. En 1877, je le traduisis en italien pour l'Eburino[2], dédiant cette traduction à la Comtesse Agnès Milano d'Aragona, de Naples, qui a une ressemblance extraordinaire avec ma Grand'Tante.

[1] Le 17 mars 1854, à l'âge de 76 ans.

[2] Revue italienne bimestrielle scientifique, littéraire et politique. NDR

I

Tout est vrai dans ce récit, excepté les noms qui sont voilés sous des pseudonymes, faciles à deviner pour qui connaît le pays.

En racontant et en écrivant ces souvenirs d'un autre âge, dont, petit enfant, j'ai connu les héros dans leur vieillesse, j'obéis à un des penchants de notre époque les plus curieux à étudier, à cause de l'énigme qu'il renferme. On va fouillant avec passion les vieux parchemins jaunis et les manuscrits poudreux, pour en extraire des reliques oubliées du passé, à l'heure même où le passé est, presque partout, systématiquement dédaigné et calomnié, dans un temps où le culte des aïeux s'affaiblit tous les jours, chacun se vantant volontiers de ne dater que de soi, afin de se désintéresser d'avance des dédains de l'avenir, qui refusera à son tour de dater de nous, et non sans motif peut-être.

C'était dans la seconde moitié du règne de Louis XV. Quoique la ville de Granville fût déjà importante par son commerce et sa marine, elle était loin d'avoir acquis le développement d'aujourd'hui. Le havre se composait uniquement d'un rang de maisonnettes de pêcheurs, collées aux parois du Roc, dont elles suivaient les capricieux contours, de quais étroits, et de cette jetée en pierres sèches qui subsiste encore, et fait ressortir, par son agencement sans art, la perfection des môles et des quais modernes. Si on en excepte la

rue des Juifs, les larges et belles rues des faubourgs n'étaient que des marécages que couvraient les flots des grandes marées. Les hauteurs du Lud[1], du Calvaire et de la Houle ne présentaient que des maisons éparses dans la campagne ou de petits hameaux de chétive apparence. Par compensation, la mer s'avançait moins sous Roche Gauthier, et à Hérel, devant les maisons qui bordent la grève, s'étendaient des jardins, renommés par leurs figues et leurs herbages, que les vagues ont conquis. Toute l'importance de Granville se concentrait dans la ville haute. Comme maintenant, l'église Notre-Dame, lourde mais majestueuse basilique de granit, bâtie à diverses reprises de 1450 à 1688, dominait tout le pays de son clocher et recevait encore sous ses dalles les dépouilles mortelles des principaux habitants, qu'on inhumait sous leurs bancs de famille. Les murailles et les fortifications, rasées pendant le règne de Louis XIV, en 1696, venaient d'être réédifiées et la vieille caserne, dressait déjà vers le ciel ses nombreuses cheminées, qui ressemblent à des clochetons. Le long des remparts des rues Notre-Dame et Saint-Jean, les plus riches familles s'étaient bâti ces beaux hôtels de granit, que nous voyons encore, et dont les vastes proportions contrastent tant avec les mesquines distributions des maisons de notre époque, surtout à Granville et dans les centres populeux. Nos ancêtres eussent étouffé dans les niches étroites que nous nous bâtissons. Comme ces larges escaliers à volées, carrelés de briques ou en pierres de taille, à balustres de fer, aux marches

[1] Forme ancienne de Lude. NDR

doucement inclinées, et aux grandes fenêtres qui les inondaient de lumière, était plus commodes que nos misérables petites échelles tournantes, raides comme le chemin du ciel, et sombres comme la descente d'un cachot, telles qu'on les trouve aujourd'hui dans les plus belles maisons de la rue Le Campion ou du Cours-Jonville ! Comme on se chauffait à l'aise dans ces immenses foyers dont les chenets pesaient cent livres, et dont les pincettes de fer ciselé auraient pu figurer dans le palais de Gargantua ! Alors les maisons, solides et spacieuses, étaient bâties pour des siècles, tandis que maintenant nous n'élevons que des châteaux de cartes. Nous ne songeons qu'au jour présent, et nos pères, préoccupés de l'avenir et de leurs enfants, bâtissaient en pierres de taille jusqu'à leurs remises ou leur colombiers.

Granville, vue générale de la basse et de la haute ville.

Album Souvenir présentant des vues de Granville
datant probablement de la fin du XIXème siècle
Collection familiale

Armateurs et corsaires...

La course est une « Institution par laquelle, en temps de guerre, le roi ou le représentant de l'État permet à un particulier, en lui délivrant une "commission" ou "lettre de marque", d'armer un navire marchand pour lutter contre les ennemis.. » (Anne Cahierre, *Dictionnaire des capitaines corsaires granvillais,* Saint-Lô, Archives Départementales, 2009).

En temps de guerre, la course vient en quelque sorte épauler la Marine d'État. La réglementation très stricte qui est associée à cette activité la distingue formellement de celle des pirates.

Les premières traces de capitaines corsaires à Granville remontent à la fin du XVIème siècle et cette activité va se poursuivre jusque vers 1815.

Les navires engagés dans la course devaient être des bâtiments marchands commandés par des particuliers. De là, la double activité des capitaines granvillais, tantôt engagés dans les campagnes de pêche sur Terre-Neuve et le commerce de la morue, tantôt recrutés pour commander un navire armé pour la course. Ces activités, qui ont assuré l'enrichissement de la ville, de ses armateurs et de ses marins, ont également profondément marqué la société granvillaise.

Joseph Deschamps du Manoir était lui-même d'une famille d'armateurs et de navigateurs. Son propre grand-père, Nicolas-Antoine Girard, fut, sous la Révolution et l'Empire, selon ses embarquements, terre-neuvas, officier sur des navires de guerre et capitaine corsaire.

À trois reprises, lors de combats contre la flotte ennemie, il fut fait prisonnier. Il passa, au total, plus de quatre années sur les pontons anglais de sinistre mémoire.

NDR

II

Au milieu du siècle dernier, le séjour de Granville était agréable. C'était un centre d'aisance, de plaisir, d'intimité, et une parenté générale entre les familles, qui s'alliaient toujours entre elles, enlevait toute fierté et toute jalousie.

La société se composait des habitants de la haute ville [1] et des maisons de campagne du voisinage. Elle renfermait quelques familles d'une noblesse locale généralement peu ancienne et sans grande illustration, et tous les représentants d'une vieille bourgeoisie, qui jouissait de privilèges étendus, et trouvait, dans les armements maritimes, une source de bien-être et d'opulence. Les gentilshommes, ne pouvant sans déroger se livrer au commerce, confiaient leurs fonds aux armateurs de la bourgeoisie, et devenaient ainsi leurs associés secrets [2]. Cette communauté d'intérêts faisait disparaître les préjugés de caste, et des alliances de famille les détruisaient entièrement. Aussi toute la société, noblesse et bourgeoisie, se confondait dans les mêmes opinions et les mêmes plaisirs, et était désignée sous le nom générique de bourgeois de Granville. Pour connaître la considération qui s'attachait à un titre, devenu aujourd'hui vulgaire et presque ridicule, il faut avoir habité ce pays et avoir

---

[1] S'écrit maintenant Haute-Ville. NDR

[2] Allusion à la règle de l'Ancien Régime interdisant aux nobles de faire commerce. (Sujet déjà évoqué dans l'histoire de *La Fosse-Hingant*.) NDR

entendu les vieilles Granvillaises vanter avec emphase, dans un style qui n'est qu'à elles, les anciennes maisons de la cité. Ces récits évoquent involontairement les souvenirs de cette bourgeoisie flamande, riche à millions et fière de ses privilèges, dont les fils, rentrés dans leur ville natale, déposaient avec empressement et par orgueil, les titres de duc ou de marquis, qu'ils portaient à la cour de Charles Quint et de Philippe II, et reprenaient leur dénomination primitive de bourgeois de Bruges ou de Gand, qui leur semblait préférable à toutes les *grandesses* espagnoles.

III

Un salon s'ouvrait chaque soir, dès la chute du jour, pour recevoir cette nombreuse société, qui se groupait aux tables de reversi[1] et de lanturlu[2], jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures, qu'on se partageait pour souper, quand la maîtresse de maison ne retenait pas ses invités. Ces soupers improvisés n'étaient pas rares. Comme on avait moins d'exigence et moins de luxe qu'aujourd'hui, on ne faisait aucune difficulté d'offrir et d'accepter un repas d'intimité et de famille, dont les chapons et les fruits des métairies, les conserves de Marseille et les vins du Midi, apportés par les navires, faisaient tous les frais.

Les amis de la campagne ne pouvaient pas prendre part à ces assemblées quotidiennes, mais ils s'en dédommageaient en venant, dans la saison des bals, passer quelques jours tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et en recevant chez eux, pendant l'été, leurs connaissances de la ville.

---

[1] Jeu de pions, d'origine britannique, né autour de 1880. NDR

[2] Jeu ancien à base de cartes. Le mot *lanturlu* (ou lenturlu) était utilisé au XVIIIème siècle comme réponse évasive ou ironique à des questions gênantes. NDR

De la sorte et il s'établissait entre les diverses familles une grande intimité, et la jeunesse en se fréquentant apprenait à se connaître, à s'apprécier et à s'aimer. Il résultait des mariages, qui cimentaient de plus en plus des relations qu'ils rendaient nécessaires.

Sur le port de Granville,
au retour de Terre-Neuve, déchargement de la morue

Photo G. M.
Source *patrimoine-normand.com*

IV

Une des maisons de commerce les plus importantes était celle du vieux M. Dargri[1]. Il envoyait dix navires aux grandes pêches de la côte de Terre-Neuve. Ces navires s'appelaient la *Vierge*, le *Jean-Baptiste*, les *Trois-Rois*, le *Marquis des Baux*, la *Marie-Julienne*, la *Jeanneton*, le *Pierre de Grâce*, la *Marquise de Briqueville*, le *Henri IV* et le *René*. Outre ces fonds, M. Dargri faisait valoir, dans ses opérations lucratives, l'argent de deux ou trois de ses parents, qui, nouvellement anoblis, avait été obligé de fermer leurs comptoirs et de vendre leurs navires, sans avoir pour cela perdu le goût des bénéfices qu'ils en avaient tirés et auxquels il était redevable de leur blason.

M. Dargri habitait, au centre de la ville, un grand hôtel de cinq fenêtres de front, qui existe encore, mais qui a été vendu, partagé et subdivisé de telle sorte qu'il forme aujourd'hui deux maisons si disparates, qu'il est impossible de reconnaître la communauté d'origine, excepté sur les cours, où les changements ont été presque nuls. Cet hôtel avait sa façade principale sur une rue à pente raide qui conduit à l'église.

---

[1] *Dargri* est l'anagramme de *Girard*. Ce récit se rapporte donc à la propre famille de Joseph Deschamps du Manoir dont la mère, Rose, était la fille aînée du terre-neuvas et corsaire, Nicolas Antoine Girard. (cf. les arbres généalogiques pp. 210 et 211). NDR

La maison de l'armateur Pierre Girard (ca 1679-1762)
à Granville, dans la Haute-Ville

22 et 22 bis rue Notre-Dame
Photo J. de Laborderie 2009

Le rez-de-chaussée se composait d'une cuisine, avec toutes ses dépendances, bûcher, puits, office et caveaux ; d'une salle à manger oblongue ; d'un immense comptoir, et de deux vestibules, l'un pour la maison, et l'autre pour le comptoir. Après avoir monté deux rampes d'un escalier de granit, on se trouvait en face d'une antichambre, où deux hautes portes à doubles battants s'ouvraient, à droite et à gauche, sur la chambre d'honneur et le salon, derrière lesquels deux chambres ne laissaient apercevoir au-delà des murs de la cour, que les murailles noircies par le temps de deux vieilles maisons aux rares fenêtres garnies de gros barreaux de fer. Le second étage se composait de quatre chambres à coucher avec alcôves et cabinets, et, au-dessus, il y avait des mansardes pour les domestiques. De ces étages supérieurs, l'œil embrassait-par dessus les toits, toute la baie avec les îlots de Chausey, les côtes de Bretagne et les riants rivages de Granville à la pointe de Carolles.

Je me rappelle encore avoir vu, dans mon enfance, il y a bien des années, vers 1789[1], le salon de cet hôtel, resté ce qu'il avait été sous Louis XV. C'était une vaste pièce sévère et recueillie, où je n'entrais jamais, quand elle était déserte, sans un sentiment d'effroi. Les lambris de chêne sculpté étaient l'œuvre de l'artiste habile, qui a si richement fouillé les panneaux de la chaire de Granville et des deux autels de Notre-Dame-de-Pitié et de saint Roch.

---

[1] N'oublions pas que la personne qui s'exprime ici est la grand-tante de Joseph Deschamps du Manoir, Reine-Monique Girard (1776-1854). NDR

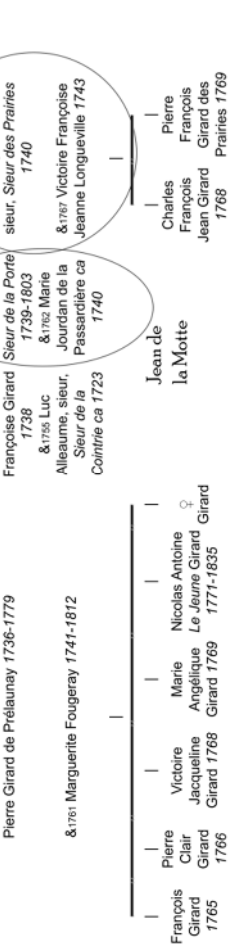
La rue Notre-Dame

Aquarelle, Henri Guyon Le Bouffy,
Collection famille Le Bouffy

Aucune peinture n'empâtait encore de son épais badigeon les délicates arabesques et les bouquets de fleurs qui les couvrent. Les jambages de la cheminée, contournés en console, s'épanouissaient en feuilles de palmier ou d'acanthe, et ouvraient aux bûches un immense foyer, garni dans le fond, d'une plaque fleurdelisée. Une pendule de marbre blanc, incrustée de laiton doré, décorait, avec deux candélabres d'argent, la tablette de la cheminée. Des tentures d'Aubusson, représentant une chasse, recouvraient les murs, et de petits carreaux rouges et cirés formaient le parquet. Un canapé et des fauteuils de chêne sculpté et de velours d'Utrecht à grands arbres, des chaises à médaillon, trois glaces de Venise, des portraits de famille, une console dorée chargée de ces fines et frêles porcelaines de la Chine et du Japon, dont les couleurs sont si vives et si suaves, quelques tables de jeu à tapis de serge verte, formaient l'ameublement de ce salon, sur lequel deux fenêtres, ouvrant sur la rue et garnies de rideaux de ratz[1] rouge jetaient un jour sombre et austère, qui inspirait je ne sais quel respect et quelle crainte.

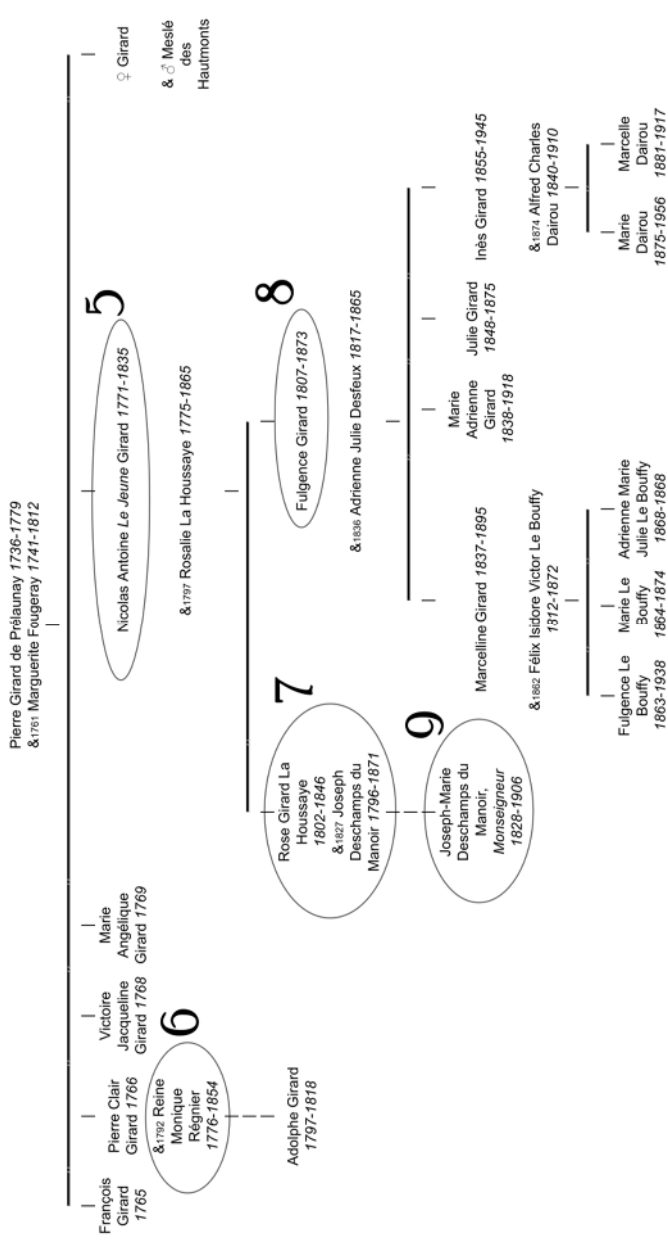
[1] Peut-être pour "reps" ? Ce tissu est utilisé en ameublement. NDR

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE GIRARD (I)
Descendance de Pierre Girard et Marie née Pigeon de Launay



1. Pierre Giard était un armateur granvillais. Dans le *Récit d'une Grand'Tante*, c'est le "vieux M.Dargri". — . Pierre Jean Girard, son fils, armateur lui aussi, décède jeune. Son épouse Marie Angélique veuve et ses enfants sont recueillis par le grand-père Girard. —**3**. Jean Girard Sieur de la Porte, petit-fils de Pierre Girard devient "Jean Dargri de la Motte" dans le *Récit d'une Grand'Tante*. —**4**. René François Girard, Sieur des Prairies, autre petit-fils de Pierre Girard, devient "René de Pierreville" dans le *Récit d'une Grand'Tante*. —5. Nicolas Antoine Girard, officier de marine, exerça des activités sur Terre-Neuve dans le commerce de la morue et fut corsaire sous Louis XVI et l'Empire. —6. Reine-Monique Girard, grand-tante de Joseph Deschamps du Manoir. —7. Rose Girard, mère de Joseph Deschamps du Manoir. —8. Fulgence Girard, avocat et homme de lettres, oncle de Joseph Deschamps du Manoir (9).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE GIRARD (II)
Descendance de Pierre Girard de Prélaunay et Marguerite née Fougeray



Le *Récit d'une Grand'Tante...* révèle une histoire de famille !

En nous présentant ce *Récit d'une Grand'Tante* M^sr^ Deschamps du Manoir nous en donne en même temps les clés pour éclairer notre lecture. Il nous révèle que les étonnantes mésaventures qui nous sont ici contées appartiennent au passé de sa propre famille. En effet *M. Dargri,* n'est autre que l'armateur Pierre Girard (1678-1702), époux de Marie Pigeon, née de Launay, aïeul maternel de Joseph Deschamps du Manoir. Son fils aîné Pierre-Jean épousa, en 1735, Marie Angélique de Longueville. Mais il décède très jeune laissant sa veuve et quatre enfants, Pierre, Jeanne, Jean et René. Pierre Girard, le grand-père, recueille alors toute la famille et veille à l'éducation de ses petits-enfants.

Ce sont précisément les mésaventures de Jean[1] et de René[2] que l'on découvre dans ce récit.

Les arbres généalogiques reconstitués sur les deux pages précédentes permettent de repérer les personnages cités et leurs liens de parenté avec M^sr^ Deschamps du Manoir ou d'autres membres de la famille.

Deux questions restent cependant sans réponse : pourquoi dans ce récit, confié par Reine-Monique Girard à son petit-neveu M^sr^ Deschamps du Manoir, René, sieur des Prairies, (dénommé *de Pierreville)* est-il présenté comme le plus âgé des deux frères et Jean, sieur de la Porte, (dénommé *de la Motte*), comme le plus jeune, alors que leur véritable position dans la fratrie est inverse ?

D'autre part, pourquoi cet écart par rapport à la réalité ne fait-il pas l'objet d'un petit commentaire de la part de M^sr^ Deschamps du Manoir lorsqu'il insère ce récit dans ses propres écrits alors même qu'il en donne les clés et qu'il est habituellement si rigoureux sur ces questions ?

1. Jean Girard, Sieur de la Porte (1739-1803) surnommé *Bat-la-Rue*
2. René François Girard, Sieur des Prairies (1740-?).

NDR

V

M. Dargri habitait cette grande demeure avec sa belle-fille et ses petits-enfants. Il avait perdu jeune encore sa femme, qui était la petite fille d'un des députés de Granville vers Henri IV devenu catholique, pour lui porter la soumission de cette cité toujours fidèle à la foi[1]. Peu d'années après, son fils unique avait suivi sa mère dans la tombe, en laissant à son père et à sa jeune veuve le soin d'élever ses quatre enfants. M. Dargri n'avait pas failli à cette mission d'amour et d'espérance. Sa petite-fille venait d'être mariée au petit-neveu et à l'héritier de M. de la Meauffe, conseiller du Roi et vicomte de Granville, chez qui elle était allée s'établir. L'aîné de ses petits-fils, Pierre Dargri, dirigeait les armements maritimes de son grand-père, et caressait en secret une inclination qui ne tarda pas à se réaliser[2].

---

[1] Il s'agit de Marie Pigeon de Launay, descendante de Jean Pigeon de la Noblerye. Celui-ci accomplit un fait marquant dans l'histoire de Granville pendant les guerres de religion En effet, en 1593, accompagné d'Henri Dédouétils des Carreaux, il fut chargé de remettre au roi Henri IV, devenu catholique, les clés de la ville. NDR

[2] Il s'agit de Pierre Girard de Prélaunay, (1736-1779) aîné de la fratrie, arrière-grand-père de Joseph Deschamps du Manoir et de Marcelline Le Bouffy, née Girard. Armateur, Pierre Girard épousa, en 1781, Marguerite Fougeray (1741-1812). NDR

Les deux autres petits-fils de M. Dargri, René et Jean, distingués, suivant l'usage du temps, non par leur prénom, mais par des noms de terre, s'appelaient le premier M. de Pierreville et le second M. de la Motte[1]. Celui-ci n'était qu'un adolescent.

[1] Il s'agit bien ici de Jean Girard, Sieur de la Porte, et de René Girard, Sieur des Prairies. Mais, curieusement dans ce récit, comme nous l'avons déjà signalé p. 212, l'ordre dans la fratrie a été inversé. Dans la famille Girard, selon nos sources, Jean est né en 1739, René en 1740. cf. l'arbre généalogique p 210. NDR

VI

M. Dargri possédait de belles terres à deux lieues de Granville. À mi-route, on passait devant le château de Tharnet, qui appartenait à une famille noble avec laquelle M. Dargri avaient des relations d'amitié et des alliances éloignées. Comme alors on voyageait à pied ou à cheval, chaque fois que les jeunes messieurs Dargri se rendaient à leur maison de campagne, ils s'arrêtaient à Tharnet, et leur visite était d'autant mieux reçue que les jours s'y passaient assez tristement dans des habitudes de retraite et de travaux d'intérieur.

Le château de Tharnet n'était pas, comme aujourd'hui, une élégante maison blanche, au fond d'une avenue de peupliers, regardant la route de Caen à Rennes. C'était une haute et vieille demeure à tourelles, avec une avenue latérale d'ormes gigantesques. D'un côté, on découvrait Granville et la baie, et, de l'autre, on voyait de riches campagnes de plus en plus plantureuses, à mesure qu'elles s'enfonçaient dans le bocage.

La famille de Tharnet se composait du vieux chevalier de Tharnet, de ses fils, qui étaient plus souvent en voyage ou à l'armée que chez leur père, et d'un essaim de jeunes filles, dont l'âge variait de vingt-cinq à treize ans. Comme elles allaient moins souvent à la ville qu'elles ne l'eussent désiré, elles regardaient [comme] une bonne fortune les visites de la famille Dargri, qui les tenait au courant des nouvelles et des plaisirs, et, plus d'une fois, dans les heures d'ennui, elles jetaient un regard furtif sur la route de Granville avec l'espérance d'y apercevoir leurs amis.

VII

Ces relations fréquentes firent naître des amours qui ne furent pas heureuses. Melle Marie de Tharnet s'attacha à M. de Pierreville avec toute l'ardeur d'un esprit ardent, et d'une imagination rêveuse exaltée par la solitude : funeste disposition qui entoure d'illusions perfides, et finit immanquablement par causer de terribles déceptions !

> Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
> Qui sans cesse nous flatte, et nous trompe sans cesse
> Mère des passions, des arts et des talents,
> Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
> Et d'espoir tour à tour, et de crainte suivie,
> Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.
>
> (Chênedollé[1])

Cependant M. de Vallonce, vieux gentilhomme d'une ancienne famille de Picardie rechercha la main de Melle de Tharnet. Il possédait de belles propriétés voisines de Tharnet, et il avait une parenté fort honorable. Cette alliance sourit au chevalier, et un matin, après le déjeuner, il dit à sa fille de monter avec lui à sa chambre.

La femme est toujours jeune ; elle a toujours vingt ans dans quelques coins du cœur. Dans sa vieillesse ce n'était jamais sans une émotion

[1] Charles-Julien Lioult de Chênedollé (1769-1833) est un poète originaire de Vire en Normandie. Proche de l'école romantique, il collabore à la revue littéraire *La muse française*. NDR

profonde que Melle de Tharnet me racontait souvent, – comme les vieillards aiment à raconter leur jeunesse, – ce grand épisode de sa vie. Et pourtant elle avait changé de goûts, d'habitudes, de pensées, de tout ! Noble et veuve d'un gentilhomme, elle avait épousé un petit jeune homme d'une condition subalterne et de l'âge de ses enfants ! Elle avait pris des goûts d'isolement, de paresse, de nonchalance sans pareils ! Mais lorsque, par la pensée elle retournait à ses vingt ans, elle retrouvait son cœur et ses pensées de vingt ans. Le cœur ne vieillit pas.

VIII

À l'approche de certaines circonstances de la vie, circonstances solennelles et décisives, lorsqu'il nous est impossible d'avoir le moindre soupçon des événements qui vont s'accomplir, lors même que rien n'indique qu'il doive se passer quelque chose d'extraordinaire, nous éprouvons un trouble dont nous ne pouvons nous défendre, un vague effroi qui nous fait redouter l'avenir ; nous voudrions que le temps restât immobile. Ce furent ces impressions que ressentit Melle de Tharnet, à l'appel de son père. Pâle et troublée, elle monta chez lui. Le vieux seigneur s'assit dans son fauteuil de tapisserie au coin de la cheminée.

— Prenez un siège, ma fille, dit-il d'un ton solennel.

Ce début acheva d'épouvanter Marie ; surtout ce mot : « Ma fille », inusité dans la bouche de son père, et qui rappelait sa puissance sur elle, la rendit toute tremblante, et elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise. Le vieillard continua :

— J'ai à vous annoncer une bonne nouvelle : M. de Vallonce m'a fait l'honneur de me demander votre main.

À ces mots, un ruisseau de larmes s'échappa des yeux de la pauvre jeune fille. Elle voyait renversé, par ces paroles, tout l'échafaudage sur lequel elle avait bâti son bonheur; elle aimait un jeune homme gai, bon, et spirituel, et on lui présentait un mari vieux, goûteux, malingre…

— Qu'avez-vous ? répliqua M. de Tharnet. Cette alliance est honorable pour notre maison. M. de Vallonce, d'ailleurs, est riche ; moi, je ne puis vous donner qu'une faible dot ; vous devez vous estimer heureuse.

— Mon père ! [s'] exclama la malheureuse Marie, qui, palpitante et éplorée, tomba à deux genoux.

— Qu'avez-vous donc ? Je vous annonce une bonne nouvelle, et vous prenez un air concerné !

— Grâce ! pardon ! murmura Melle de Tharnet.

— Que signifient ces mots ? Pourquoi cet effroi ? Cette union…

— Jamais !...

— Que dites-vous, Marie ? Vous repoussez ce mariage, et pourquoi ? Vous n'y avez pas réfléchi, mon enfant ; relevez-vous et causons raison.

Et le vieillard tendait la main à sa fille, et la faisait se rasseoir. Elle se calma un peu ; après avoir beaucoup pleuré, elle supplia son père de ne plus penser à l'unir à M. de Vallonce. M. de Tharnet insistait toujours, et faisait ressortir les avantages qu'il voyait pour elle dans cette position. Enfin, ne sachant plus comment échapper à tant d'instances, Marie avoua en rougissant son inclination pour M. de Pierreville. M. de Tharnet chercha à lui faire comprendre combien peu fondées étaient ses espérances, puisque jamais la famille Dargri n'avait dit un mot qui pût les autoriser ; mais voyant qu'il n'y réussissait point, et, d'un autre côté ne voulant point perdre l'occasion qui se présentait de la marier richement :

– Écoutez-moi, dit-il avec fermeté. M. de Pierreville ne vous a pas demandée ; s'il pense à vous épouser, qu'il me demande votre main, et je la lui accorderai. Toute sa famille viendra mardi passer la journée avec nous ; nous leur confierons, sous le sceau de l'amitié, la démarche de M. de Vallonce. Si cette confidence ne détermine pas René à déclarer qu'il vous aime, c'est qu'il ne pense point à vous, et jeudi j'ouvrirai ma maison à M. de Vallonce.

IX

Marie rentra dans sa chambre dans un état impossible à décrire. Pour la première fois elle se prit à douter de l'amour de René, et à craindre un avenir que son imagination lui peignait sous les couleurs les plus sombres. Qui pourrait dire ses angoisses pendant les quatre jours qui suivirent ? Qui pourrait dire les tourments de son cœur pendant ces longues veilles, et pendant son sommeil qu'agitaient des songes plus affreux encore ?… Tantôt elle se voyait abandonnée et oubliée ; tantôt elle se croyait au pied de l'autel, forcée à donner sa main à M. de Vallonce, et, si parfois de douces images, l'image d'un amour vif et pur, venait apporter le calme dans son âme, quelles appréhensions assiégeaient son réveil !

Le mardi tant désiré arriva enfin. Le jour se leva pur et radieux. Melle de Tharnet crut voir là un heureux présage ; elle s'imagina que c'était pour éclairer son bonheur que le soleil répandait ses plus magnifiques flots de lumière. L'amour, de même et plus que tous les sentiments tendres, croit au présage, comme si le hasard pouvait quelque chose contre le hasard ! Sur les onze heures, un livre à la main, elle se dirigea vers l'avenue, espérant y rencontrer René, qui venait quelquefois en éclaireur, et pouvoir lui raconter, seule à seul, ses chagrins. Qu'elle était belle, se promenant ainsi rêveuse mélancolique sous les grands arbres dont le feuillage, en entourant d'ombres sa figure, donnait à ses traits une expression d'infinie

tristesse ! On eût dit la Méditation errant dans les bois de Mantoue. Par une coquetterie bien excusable, elle avait mit la coiffure qui lui allait le mieux, la robe de soie brune à bouquets de roses que M. de Pierreville trouvait jolie ; et un mantelet de dentelle noir voilait à demi ses épaules et sa taille. Enfin elle l'aperçoit venir…

Son cœur bat à rompre dans sa poitrine ; un nuage obscurcit ses yeux, elle chancelle, et, si elle ne se fût appuyée à un arbre, elle serait tombée. Ce malaise ne dura qu'un instant ; réagissant contre son émotion par un effort violent, elle se remit à marcher. M. de Pierreville ne remarqua pas le changement que quatre jours de lutte intérieure avaient produit dans les traits de la jeune fille. Heureux de se retrouver avec elle, il s'abandonna tout entier au plaisir de causer, et se mit à lui raconter les mille riens qui défrayaient pour le moment les conversations de Granville. Mais bientôt Marie l'interrompit.

— Ici aussi il y a du nouveau, dit-elle en baissant les yeux.

— Ah ! Vraiment ! C'est rare à Tharnet.

— On veut me marier ! Et elle se dépêcha de prononcer ces quatre mots comme s'ils eussent été du feu pour ses lèvres, et en même temps l'incarnat de ses joues devint pourpre.

— On veut vous marier, Marie ! répliqua le jeune homme étonné de cette annonce qui renversait ses projets, projets vagues, il est vrai, mais cependant projets auxquels il avait souvent donné une pensée riante et amie. Et à qui ?

— À M. de Vallonce.

— À M. de Vallonce. M. de Vallonce !... Il songe à se marier ? Il vous demande ! Mais il est vieux et infirme, il est paralysé !

— Il m'a demandée à mon père, et mon père lui a presque donné sa parole.

– À quoi pense donc M. de Tharnet ?

– M. de Vallonce est riche, et voilà ce que considère mon père, qui me contraindra bien certainement ce mariage, à moins, ajouta-t-elle en baissant la voix et les yeux, qu'il ne se présente un autre parti.

René devina plutôt qu'il n'entendit ces derniers mots et ils produisirent sur lui un effet tout autre que celui qu'elle espérait. Il vit instantanément dans cette promenade une démarche préméditée, et, dans cette conversation, un complot de la famille de Tharnet. L'âge, les infirmités et l'avarice bien connue de M. de Vallonce lui persuadèrent que c'était une comédie qu'on jouait pour s'assurer sa conquête. À cette pensée son amour, qui n'était que superficiel, fit place à l'amour-propre blessé.

— Votre père a raison, répliqua-t-il, M. de Vallonce est riche ; il vous donnera une position honorable ; il vous fera entrer dans une famille digne de vous : recevez en mes sincères félicitations, mademoiselle.

X

Quel fut le désespoir de la malheureuse jeune fille ! Dieu seul l'a connu. Elle supplia son père de la laisser libre, préférant de beaucoup le célibat à ce mariage disproportionné. Le chevalier de Tharnet, qui tenait à l'honneur de sa maison, fut inflexible, et sa fille devint Mme de Vallonce. C'était une bonne, douce et vertueuse créature ; aussi elle étouffa un amour que la religion et l'honneur lui défendaient, et entoura de soins et d'égards la vieillesse de l'époux qu'on lui avait imposé. Elle ne faillit jamais à ses devoirs ; mais sa tâche fut au-dessus de ses forces morales. Elle perdit sa gaieté, son enjouement, et cet esprit pétillant qui plaisait en elle. Vivant constamment avec un vieillard malade et revêche, elle devint vieille d'esprit avant le temps, et plus tard tomba presque en enfance. Dieu du reste, la récompensa dès ce monde du long sacrifice qu'elle avait fait de toute sa jeunesse, en permettant que son second mari fût pour elle ce qu'elle-même avait été pour M. de Vallonce. Elle avait trop complètement renoncé au monde quand elle conclut ce nouveau mariage, pour s'inquiéter du ridicule dont il la couvrait, et, dans son intérieur, elle fut heureuse. Jusqu'à sa mort, M. L… eut pour elle les soins les plus assidus, une soumission et un respect qui ne se démentirent jamais.

XI

On eut dit que les MM. Dargri étaient nés pour le malheur des demoiselles de Tharnet ; aussi l'une d'elles les appelait les mauvais génies de sa famille, et elle avait toujours cherché à prémunir ses sœurs contre les chagrins qu'elles devaient rencontrer et qu'elles rencontrèrent en effet dans le caractère mobile est un peu égoïste de MM. Dargri, incapables d'éprouver ces sentiments d'amour et d'abnégation où tout sacrifice enfante une joie, où l'on s'abandonne sans réserve, où l'on vit dans un autre être d'une vie de dévouement et de tendresse.

Dix années s'étaient écoulées depuis le mariage de Mme de Vallonce… Le vieux M. Dargri était descendu dans la tombe, après une très longue et très heureuse existence, et il avait laissé un riche héritage à ses petits-enfants. Le dernier de ceux-ci, Jean Dargri de la Motte, avait grandi, et il réunissait tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde. C'était un beau jeune homme, grand et bien fait, un causeur aimable, qui cultivait l'anecdote avec succès ; un cavalier accompli aux manières aussi courtoises que distinguées. Il donnait le ton à la jeunesse du pays, portant avec élégance les souliers à boucle de pierreries, les bas de soie, les chaînes de montre à breloques d'or, la

coiffure en ailes de pigeon, la queue sur le collet, et la cravate étroite comme un collier. Ses habits étaient des plus riches étoffes et de la meilleure coupe, ses jabots et ses manchettes des plus belles dentelles de Valenciennes, de Malines ou d'Angleterre. Quoiqu'on voyageât peu à cette époque, il passait une partie de son temps à Paris, fréquentant les cercles à la mode.

Deux traits montreront quelle importance il attachait à sa réputation *d'Incroyable*. Un soir il y avait bal à l'hôtel de Vallefleur. La veille, M. de la Motte courut les boutiques pour acheter un ruban et une bourse pour ses cheveux ; mais n'en trouvant pas d'assez frais ni d'assez beaux, il prit des chevaux de poste et en alla chercher à Coutances. À l'entrée d'un hiver, M. de V…[1], son ami intime, arriva de Marseille, rapportant un magnifique habit de velours violet doublé de satin bouton d'or, avec une veste à raies satin et velours des mêmes nuances. M. de la Motte craignit que ce costume n'éclipsât les siens ; il fit promettre à son ami de ne point le porter avant trois semaines. M. de V… promit sans difficulté, et M. de Lamotte partit en grand secret pour Paris, dès la nuit suivante, et en rapporta deux habits complets, l'un pareil à celui de son ami, et l'autre de mêmes étoffes, mais de couleurs différentes. Cette équipée

[1] Dans le portrait de Jean Girard de la Porte que fera, plus tard, Joseph Deschamps du Manoir (dans *Notes pour servir à l'histoire de Granville, IV),* le nom de cet ami figure en clair. Il s'agit de Luc de la Forterie-Valmont. NDR

.

lui coûta cent-cinquante louis, sans parler des fatigues d'un voyage entrepris dans une mauvaise saison et par des chemins qui commençaient à devenir impraticables. Avec des goûts si dispendieux, il eut bientôt obéré une partie considérable de son patrimoine ; néanmoins frappé des qualités angéliques et des grâces de la jeune sœur de Mme de Vallonce, Melle Aimée de Tharnet, il s'était attaché à cette jeune fille, et demanda sa main, qui lui fut accordée.

XII

Aimée de Tharnet avait alors vingt-trois ans et était dans tout l'éclat d'une grande beauté. Des yeux bleus et des cheveux noirs donnaient à sa physionomie je-ne-sais-quoi de doux et de piquant, qui faisait oublier ce qu'il y avait de légèrement irrégulier dans ses traits. Sa voix mélodieuse semblait une véritable musique et allait au cœur. Son esprit était charmant et une éducation soignée avait développé ces qualités natives. Le mariage fut fixé à deux mois plus tard, et M. de la Motte, toujours guidé par ses goûts de luxe partit pour choisir à Paris la corbeille de sa fiancée. À Paris, il continua ses habitudes d'autrefois. Le jeu, et on jouait gros jeux, après quelques pertes insignifiantes, lui devint extrêmement favorable, et il réalisa des gains immenses. Au moment de revenir à Granville, lorsque tous ses préparatifs étaient terminés et son départ arrêté, par une fatalité déplorable, il se repentit d'avoir abandonné une veine si heureuse, il défit ses malles et mal retourna au tapis vert. Son bonheur était fini ; il perdit, perdit encore, perdit toujours, et se ruina complètement, pendant qu'Aimée de Tharnet faisait à son sujet des rêves couleur de rose. C'était

la saison des roses, et elles fleurissaient sur les joues de la jeune fiancée et s'épanouissaient sur ses lèvres aussi bien que dans les parterres de Tharnet. Mais cette espérance d'Aimée devait s'évanouir comme l'éclat éphémère de la reine des fleurs.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

M. de la Motte ne pouvait plus songer à épouser Melle de Tharnet, qui n'avait que 700 pistoles de dot, la fortune de son père, d'après les lois et les usages du temps, devant passer à son frère aîné, sauf un fief réservé à son frère puîné et une terre attribuée au plus jeune, le chevalier de Tharnet. Du reste, quand même M. de Tharnet eût consenti à laisser sa fille épouser M. de la Motte, avec l'espoir qu'il chercherait dans les armements maritimes une source assurée de nouvelle fortune, celui-ci était trop égoïste, trop amateur de luxe et de confort, pour vouloir s'engager dans la vie avec le lourd fardeau d'une famille à soutenir et d'une fortune à relever. Ce qu'il lui fallait, c'était un mariage qui refît sa fortune. On lui parla d'une riche héritière, sans esprit et sans beauté. Il sollicita sa main et l'obtint. Ce fut une union mal assortie, je n'ose pas dire malheureuse, parce que M. de la Motte Dargri n'était ni méchant ni vicieux. Seulement comme il n'y avait aucun rapport entre lui et sa femme, il continua ses habitudes du monde, en la laissant libre de suivre son penchant pour la retraite, et

sans s'inquiéter du chagrin qu'elle ressentait de ce continuel abandon, d'autant plus profond qu'aucun enfant ne naquit de ce mariage.[1]

Aimée de Tharnet regretta d'abord avec amertume M. de la Motte. Mais quand elle eût acquis la certitude qu'il s'aimait uniquement lui-même et qu'il était trop occupé de sa personne pour faire le bonheur de qui que ce fût, elle bénit le ciel d'avoir permis que ce mariage ne se réalisât pas. Elle fut recherchée par M. de V…, l'ami de M. de la Motte ; elle agréa sa demande, et vécut plus heureuse que si elle eût suivi sa première inclination.

Mme Reine de L…-R…[2]

[1] Il s'agit de Marie Jourdan de la Passardière.que Jean Girard épousa en 1862. NDR

[2] Pour Reine de Lacour Régnier. Après le décès de son premier époux Pierre Clair Girard, frère aîné du grand-père de Joseph Deschamps du Manoir, Reine-Monique Girard, née Régnier épousa Jean François Charles Labatte. Veuve à nouveau, elle épouse Jacques de Lacour. NDR

Table des matières

Ambiances

1. Granville et les Granvillaises 21
2. De Mayenne à Alençon 25
3. Sur les bords de la Rance 27
4. Perspectives Avranchoises 29
5. Sur le chemin des Pyrénées 31
6. Pau, le Pic du midi et le Gave de Gavarnie 35
7. Aux Eaux-Bonnes, le monde des curistes 37
8. La course *dei Barberi*, à Albano (Latium) 41
9. La Girandole de la place du Peuple à Rome 43
10. Le golfe de Naples 45
11. La route de la Corniche 47
12. Gênes, ville des marbres et des fleurs 49
13. Les Italiens sont passionnés par le plaisir 51
14. À Rome, la foire Saint-Eustache 53
15. Bénédiction des chevaux 55
16. S*antissimo carnavale* 57
17. La place Farnèse à dix heures du soir 61
18. La route de Rome à Naples, un enchantement 63
19. La famille de son ami Giovanni est sicilienne 65
20. Naples fête Saint Janvier 67
21. À Amalfi, une population à figures de bandits 71
22. Sources de Santa Lucia 73
23. Jour de fête à Capri 75
24. Dans les jardins du couvent de Saint-Eusèbe 77
25. L'aimable société de Sorrente 79
26. À Castellamare, la haute société napolitaine 81
27. Thermalisme à Ischia 83

Figures de Granville et d'ailleurs

1. Marie Billard de Bellegrange, armateur… 89
2. Mademoiselle Adèle Rose, merveilleusement distinguée 91
3. Mme Le Mengnonnet, une grande dame… 93
4. M. Le R. est sans doute ad patres 95
5. Les demoiselles Dubrecq 97
6. M. Tapin, sa canne et sa perruque 99
7. L'abbé Le Mignon avait les cheveux en ailes de pigeon 101
8. La veuve Martin et sa sœur Fanchon 103
9. L'abbé Gosselin 105
10. M. Pilleverse, riche et vieux garçon 107
11. Mme Régnier et Marguerite Guérard 109
12. Melle Charlotte Brohon, d'une étrange originalité… 111
13. Deux lessivières de Granville 113
14. Les salons de Félicité Martin 115
15. Mme Boileau à Granville et Mme Cardon à Naples 119

Anecdotes

1. L'excentrique Demoiselle de la Chaussée 125
2. Melle N…, élégante et distinguée 127
3. Les folies de Mme Le Riche 129
4. Melle Précourt et la mode des bonnets du Directoire 131
5. Le contrat de mariage d'Anatolie 133
6. Une idylle cachée dans le fond d'un sabot… 135
7. Les chaises à médaillon de M. Le Rond 137
8. Mme Boisnard et Mme de Laforterie 139
9. Une curiosité chez Don Messeri : le *stoppeto* 141
10. La patience des Florentines 143
11. Les malheurs de Mme C… 145
12. Un bambino *amoureux cuit* 147

Péripéties de voyage

1. Incident à Pompéi 153
2. À Florence, insupportables vexations 155
3. Entre Bologne et Venise 157
4. Un voyage enchanteur mais mouvementé. 159
5. De Capri à Naples à la rame 161
6. Un garibaldien de la pire espèce 163
7. En pèlerinage vers Mugnano… 165

Témoignages d'histoire et de société

1. Autour de la Fosse-Hingant 169 à 180
2. L'évasion du Chevalier des Touches 181 à 191
3. Récit d'une Grand'Tante 193 à 231

Le texte de ce document est distribué sous licence CC-BY-SA :
reproduction et diffusion autorisées en indiquant la source
et sans appliquer de restriction supplémentaire
légale ou technique – voir creativecommons.org—

Achevé en juin 2016.
Éditeur : Françoise MARCEL.
Dépôt légal en cours.
Imprimeur: LPI (Lulu Press, Inc. / lulu.com,
3001 Hillsborough Street, Raleigh, NC 27607, USA.
ISBN version papier : 978-2-9555868-6-0
ISBN version électronique : 978-2-9555868-7-7

Support technique, relation avec l'imprimeur
et réalisation de la couverture : Baptiste MARCEL.

Contact : Françoise GUYON LE BOUFFY
ESCATALENS (TARN-ET-GARONNE)
Tél : 06 86 72 19 94
francoisemarcel@laposte.net